

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 9.

Paris, 1/14 Juillet-Août 1917.



LA PATRIE SERBE

REVUE MENSUELLE
POUR LA
JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :
DRAG. IKONIĆ
Docteur en Philosophie
203, Boulevard Raspail, PARIS

SOMMAIRE

- Patrie.* Dj. JAKŠIĆ.
- II. *Les sentiers nouveaux.*
A nos jeunes gens. JAŠA M. PRODANOVIĆ,
député, ancien ministre.
- III. *Nos poésies populaires.*
Les adieux d'amour.
Parfum suprême.
La jeune fille infortunée.
Le poisson et la jeune fille. Adaptation de
PH. LEBESGUE.
- IV. *Etudes philosophiques.*
Sur la valeur de la vie. D^r BRANISLAV PETRONIEVIĆ,
Professeur à l'Université de Belgrade.
- V. *A travers notre histoire et notre littérature.*
La Serbie dans l'Histoire. DRAG. STEFANOVIĆ,
Vojislav Ilić. UROS DŽONIĆ.
- VI. *Les amis des Serbes en France.*
M. Ernest Denis.
M. Emile Haumant.
M. Edouard Petit. R.
- VII. *Poèmes et épisodes de la guerre.*
1. Pages choisies : P. P. NJEGOŠ,
"Lauriers de Montagnes". NICOLA TRAJKOVIĆ.
2. Un Jour. X.
3. En sentinelle aux avant-postes.
4. Chant de la nuit. B. PRODANOVIĆ.
L'âme espère.
- VIII. *Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.*
Vladislav Pétković-Dis. VL. STANIMIROVIĆ,
Homme de lettres
- IX. *De la vie scolaire de notre jeunesse.*
L'Orphelinat serbe à Nice. D^r R. M.
- X. *Pour la Patrie.* R.
Darinka Djordjević.
- XI. *Carnet du mois.*
De l'office scolaire serbe. — DIVERS : Vidovdan à Bor-
deaux. — Conférences. — Manifestation. — Kermesse
Serbe. — Comité des Etudiants Serbes.
Un livre sur les Bulgares. MILETA NOVAKOVIĆ,
Professeur à l'Université de Belgrade.

ILLUSTRATIONS

MM. Denis, Haumant. — Orphelinat serbe à Nice. — Darinka
Djordjević.

La Patrie Serbe

B.D.I.C

REVUE MENSUELLE

pour la Jeunesse Serbe en exil

DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF :

Drag. D. IKONIĆ, Docteur en Philosophie.

Patrie.

Ce roc aussi, c'est de la terre serbe!
Crevant la nue il fait peur au soleil,
Et, par les plis de son front morne, acerbe,
Parle d'un temps lointain et sans pareil,
Montrant, par une muette mimique,
Les plis profonds de son visage épique.
Car ces grottes, car ces lugubres rides
Sont les traces de siècles ténébreux,
Et ce rocher, telle une pyramide,
Qui de la terre irait jusques aux cieux,
N'est que le tas d'ossements massacrés,
Que tes aïeux, tombés de leur plein gré
Dans les combats contre l'héréditaire
Vieil ennemi, scellèrent de leur sang,
Sacrifiant leurs muscles légendaires,
Pour faire un fort à leurs petits-enfants,
D'où, crânement, tel l'aigle dans son aire,
Ils déferont des bandes de pillards.
Et, si ton pied souillé vient par hasard
A se poser sur le sol de nos pères,
Tu n'iras pas plus loin que cette pierre,
Notre rempart! Mais aurais-tu le front
D'aller plus loin?... Du tonnerre le son
Ebranlerait la paix d'un pays libre
De ses éclats et, jusques en tes fibres,
Tremblant de peur, tu saisisrais d'un trait
Ce que sa voix si ferme te dirait.
Alors soudain, pris de folle panique,
Ton chef rasé volerait en éclats
Sur le grain dur de cette roche épique!
Ne percevant dans le bruit des combats
Qu'un penser seul et que ces mots superbes :
« Ici nous sommes au pays des Serbes!... »

Dj. JAKŠIĆ.

(Traduit du serbe par G. de Krivochapkin.)

II. -- Les sentiers nouveaux.

A nos jeunes gens.

VIII

Il ne suffit pas de savoir faire la distinction entre ce qui est bien et ce qui est mal pour être un homme moral. Il ne manque pas de gens intelligents qui agissent contrairement à leurs convictions intimes. Un petit nombre d'entre eux ont le triste courage de couvrir leurs actes répréhensibles de divers sophismes, qu'eux-mêmes considèrent comme tels. Les autres — la majorité — qui sont plus dangereux pour la société, sont les hypocrites et les faux moralistes, auxquels s'applique cette parole puissante de l'Écriture Sainte : « Ils sont comme des sépulchres blanchis à la chaux, beaux et blancs au dehors, mais remplis d'ossements de morts. » De même que le mammifère des tropiques bien connu, le vampire, évente de ses ailes sa victime tandis qu'il suce son sang, de même ces gens endorment l'esprit de leurs semblables par des phrases d'une éloquence persuasive et des déclarations morales, dans le même temps qu'ils les exploitent sans pitié pour atteindre leurs buts égoïstes. Les mots « le bien-être du peuple », « le bonheur de la patrie », « le salut national », « les sacrifices pour le bien commun », etc., se rencontrent aujourd'hui plus fréquemment peut-être dans la bouche des exploiters sans âme, que dans celle de sincères représentants du peuple. On a inventé une masse de formules sonores pour couvrir les actions mauvaises et antisociales. Abuser de l'autorité pour servir ses intérêts égoïstes, s'appelle souvent « porter sa croix », et lorsqu'on entend parler « des sentiments les plus sacrés du devoir », il faut s'attendre assez souvent à voir quelque attentat audacieux contre la morale publique suivre ces paroles, tout comme à l'étincelle électrique lumineuse succède le coup de foudre. « Personne ne reconnaîtra que son action est vilaine ; le tyran ne reconnaît pas qu'il est tyran (1) », dit le poète. Les égoïstes les plus endurcis tonnent aujourd'hui contre l'égoïsme, de même que ceux qui abusent de leur puissance et mettent la force au-dessus de la loi, crient contre l'injustice. Renchérissant sur l'affirmation de La Rochefoucauld que

(1)

« Niko neče priznat'
podal mi je čin ;
Ni tiran ne prizna
da je tiranin. »

« les gens aiment à donner de bons conseils lorsqu'ils ne peuvent plus donner de mauvais exemples », beaucoup d'hypocrites donnent en même temps et l'un et l'autre. De tels individus sont dangereux pour la jeunesse, chez laquelle tout est fermentation et création, en *statu nascendi*, comme le dit la science positive. Une partie de la jeunesse, dont la moralité n'est pas encore affermie, et dont l'esprit est déjà excité par des tendances arrivistes, se jette sans beaucoup de réflexion dans les bras de la tartuferie, voyant que bien souvent elle réussit. Une autre partie, d'une moralité plus solide, mais par contre plus naïve et confiante, se laisse séduire, comme Orgon de Molière, par des paroles captivantes et par des promesses engageantes, ne voyant pas quelles mauvaises actions se dissimulent derrière elles. Enfin la meilleure partie de la jeunesse perd non seulement l'énergie combative, mais encore l'espoir dans le progrès moral, lorsqu'elle voit quelle opposition existe souvent entre les paroles et les actions dans les hautes sphères sociales ; et comme, d'après notre dicton populaire, « la grêle vient souvent de là où l'homme espérait voir le soleil... », Mme de Sablé avait mille fois raison lorsqu'elle prononçait ces paroles simples et fortes : « Rien n'est plus dangereux qu'un bon conseil accompagné d'un mauvais exemple... »

*
*
*

Pour l'action morale, il est plus nécessaire bien souvent d'avoir de *bons sentiments* qu'une intelligence développée. Il y a des gens qui agissent bien par instinct, sous l'impulsion directe de leurs sentiments, naturellement, pour ainsi dire, comme l'oiseau chante ou la fleur embaume. De même que M. Jourdain de Molière a parlé en prose pendant quarante années sans s'en douter, de même beaucoup de gens accomplissent des actes moraux sans avoir conscience de la catégorie dans laquelle l'éthique classe de telles actions. « Si nous prenons Katia (Catherine), dit le moujik russe, nous n'aurons pas de quoi saler nos mets. — Eh bien ! nous les mangerons sans sel », répond la femme (1). Les cœurs simples font preuve parfois d'un altruisme rare, allant jusqu'au sacrifice ; et cela non seulement dans des cas concrets, lorsqu'il faut aider ou sauver son semblable, mais aussi dans le domaine des idées et des convictions. Dans les luttes religieuses, dans les mouvements en faveur de l'union nationale, dans les révolutions sociales ou politiques, très souvent les gens simples ont payé de leur martyre ou de leur vie leur fidélité à leurs convictions, au moment

(1) *Senilia*, du romancier russe Ivan Serguievitch Tourguenieff.

même où, dans la faiblesse de leur âme, les chefs du mouvement reniaient leur passé. L'histoire est remplie d'exemples d'hommes simples qui surent mourir courageusement pour leur honneur et leurs convictions. A côté de grands personnages historiques et légendaires, il y a une foule de héros inconnus, qui ont accompli des œuvres grandes sans qu'ils espérassent en retirer un profit personnel et sans aucune intention égoïste ; sans ambition, sans prétentions, guidés uniquement par leur âme réellement grande...

Cependant il ne faut jamais se fier à ces exemples et à ces natures exceptionnels. L'absence de culture est en réalité un grand obstacle au perfectionnement moral ; elle permet aux mauvais sentiments et aux instincts brutaux de s'accumuler et de se maintenir, de se cristalliser, pour ainsi dire, dans l'âme humaine. La masse inculte se laisse souvent entraîner par ses sentiments, et commet alors des actes de brutalité ou d'immoralité. Elle était prête autrefois à lapider ceux qui prêchaient des idées scientifiques nouvelles, ainsi que les réformateurs sociaux et religieux, tandis qu'en d'autres occasions, elle était prête également à se jeter la poitrine nue contre les remparts du despotisme...

* * *

Il faut organiser le mieux possible l'instruction populaire, mais toujours en liaison avec le perfectionnement moral. Il ne suffit pas d'élever seulement l'esprit et de le nourrir de bonnes idées ; il faut, simultanément, fortifier les sentiments moraux et sociaux. Ce n'est pas la seule tâche qui incombe à l'école et à la famille, mais il faut que cela soit un des devoirs principaux des grandes organisations sociales. Après la terrible catastrophe qui s'est abattue sur notre peuple, les massacres et l'extermination auxquels il est exposé, le plus grand mal ne résidera pas dans la faiblesse financière et l'épuisement économique du pays. Il sera dans la quantité et dans l'intensité de misère qui sera accumulée dans nos âmes ; dans le désespoir qui écrasera les âmes plus faibles et touchera même les plus fortes ; il sera dans le pessimisme qui pèsera comme du plomb sur maints esprits. Il est à craindre que la grande tragédie de notre nation ne fortifie les tendances égoïstes et les instincts antisociaux, laissant s'échapper, comme de la boîte de Pandore ou de l'outre d'Eole, les passions et les faiblesses de l'âme d'un peuple aussi fortement éprouvé, pour diminuer fortement sa haute atmosphère morale actuelle. Aux exploits héroïques et aux grandes marques d'abnégation succèdent le plus souvent des moments de pusillanimité et de dépression morale, ainsi que dans le cas de la victoire définitive.

B.D.I.C

Il faut que tous les honnêtes gens de notre nation s'organisent fermement pour la lutte contre le mal moral qui menace la Serbie. Les mauvaises gens sont très téméraires dans leurs attaques contre la morale publique ; dans cette débâcle, ils le seront plus que jamais. Ils ne perdent jamais la tête et ne rendent jamais les armes. C'est lorsque le peuple est distrait par le malheur qu'ils travaillent le mieux, lorsqu'il est ébranlé par les désordres intérieurs, lorsqu'il est épuisé par des efforts formidables ou anémié par la perte de son sang. Dans la lutte contre eux, aucun honnête homme ne doit rester passif. Il ne suffit pas de se préserver de l'épidémie et de rester personnellement correct au milieu des éléments moralement dépravés. Malheureusement, il y a dans chaque peuple un groupe d'égoïstes inconscients qui sont toujours néfastes à la société. Ce sont ceux que les flots de la corruption ne peuvent pas éclabousser, mais qui ne tendent la main ni pour frapper ceux qui font le mal, ni pour protéger ceux qui souffrent de ce mal. Satisfaits de leur probité personnelle, ils estiment qu'ils accomplissent leur devoir s'ils restent des observateurs impartiaux de la lutte sociale. Cependant, d'après les considérations tant juridiques que morales, celui qui est en état d'empêcher qu'un mal ne soit commis et qui ne le fait pas, est considéré comme une espèce de complice. Les hommes moraux, s'ils désirent du bien à leur peuple, doivent montrer du courage dans la défense de la morale publique, en s'organisant dans des communautés de bataille et en attaquant toutes les manifestations de l'égoïsme brutal et de la corruption, l'exploitation des faibles par les forts, l'abus de pouvoir, etc. Il faut, non seulement de vive voix, par la littérature et par la presse, mais aussi par les exemples personnels d'un travail consciencieux et énergique, diriger les esprits vers une vie morale meilleure et plus haute. Il faut notamment enseigner à la jeunesse que le véritable bonheur des particuliers ne peut être atteint que lorsque les masses populaires les plus étendues sont délivrées de l'exploitation des égoïstes sans conscience. Aussi l'enseignement oral ou écrit est-il insuffisant, car comme le dit si bien le Christ dans la parabole célèbre : « beaucoup de semence tombe sur les épines, sur la pierre et sur la route, et périt sans porter de fruits. »

Les exemples personnels ne suffisent pas, quoiqu'ils puissent, suivant la loi de l'imitation, donner de bons résultats. Il est excellent de créer dans l'opinion publique un fort courant de bonnes dispositions à l'égard des idées et des faits moraux, car

beaucoup de gens sont retenus de commettre des actions immorales par la crainte de l'opinion publique. Mais il faut, en même temps, travailler à une législation la plus morale possible, car la crainte de la loi empêche beaucoup de gens de commettre le mal. Une séparation existe aujourd'hui sur certains points entre l'idée de ce qui est *moral* et l'idée de ce qui est *légal*, et ces idées sont même en opposition. Il faut tendre à ce que toute différence entre elles disparaisse pour qu'elles soient — au moins dans l'avenir — identiques.

* *

Les hommes honnêtes peuvent, dans une certaine mesure du moins, combattre les vils sentiments, les instincts brutaux, les mauvaises passions et les émotions antisociales. Mais il y a une autre espèce de dispositions de l'âme qui sont un grand mal, quoiqu'elles aient un aspect poétique et attirant. Ce sont : la tristesse, la mélancolie, le pessimisme et la résignation. Ces éléments sont importés dans notre âme par la poésie, et par la religion, ainsi que par la philosophie, qui les donnent assez souvent pour le comble de la sagesse et de la morale. La philosophie indienne de la résignation, l'enseignement chrétien : si quelqu'un te frappe sur une joue, tends-lui l'autre ; la morale de stoïcisme qui enseigne à supporter le mal ; le tolstoïsme qui est leur mauvaise copie, tout cela retarde le progrès social et contribue à ce que les forts exploitent les faibles. S'il se trouve un particulier qui puisse se contenter d'une poignée de riz, comme l'a prêché Confucius, ou si quelqu'un peut être heureux sans chemise, comme le dit une vieille idylle, ou encore si quelqu'un peut passer sa vie dans un tonneau comme Diogène, ou s'il y a, enfin, quelqu'un qui puisse supporter les pires tortures, comme Epictète, un peuple ne peut pas et ne doit pas se borner à ce rôle et pardonner magnaniment les maux que lui feraient endurer une minorité privilégiée.

On ne rend pas un peuple heureux par des lamentations ou par des larmes versées, ni par la douleur contenue, mais par une puissante protestation et par une résistance bien organisée. Il faut chaque jour faire un pas vers une morale supérieure, vers une justice meilleure, vers une plus large liberté de l'esprit et vers une organisation économique plus équitable ; et pour y atteindre, il ne suffit pas que les combattants soient seulement moraux ; il faut encore qu'ils soient recueillis, décidés et résolus. Aussi est-il nécessaire de repousser avec force tous les sentiments mous et faibles, tout ce qui diminue l'énergie et affaiblit la

volonté, tout ce qui crée dans la société un élément impuissant, tiède et inactif. La tristesse et la mélancolie constituent l'anémie de l'âme. Le pessimisme est le poison qui corrompt celle-ci ; la douceur et la tolérance vis-à-vis du mal sont en quelque sorte son complice. La résignation des gens moraux est la capitulation devant les immoraux. Les personnes sans résistance, de même que les isolés moraux, sont un poids mort pour la société, car au lieu de combattre le mal, les uns le supportent patiemment, tandis que les autres ne font que s'effacer devant lui pour éviter qu'il ne les frôle. De même que dans toutes les guerres, dans la lutte pour la morale publique, les éléments neutres favorisent en réalité le mal par leur attitude, bien qu'ils soient, par leurs sympathies platoniques, du côté du bien. Les bons désirs et les sympathies non agissantes n'ont pas grande valeur là où un fort combat est engagé. Il faut qu'il s'y trouve, à côté de bonnes idées et de sentiments honnêtes, la force vitale de la volonté ferme, de l'énergie durable et surtout de l'assurance dans la victoire. Les véritables combattants contre le mal social ne doivent jamais se sentir vaincus. Battus sur un point, ils doivent se reformer sur un autre. Un moment refoulés, ils doivent préparer leurs forces pour une nouvelle attaque. Affaiblis dans une organisation, ils ont le devoir d'en créer une autre. Il n'existe pas aujourd'hui d'esprits miraculeux, capables de donner le bonheur, pas plus aux peuples qu'aux particuliers. Les cerveaux puissants eux non plus ne peuvent, aujourd'hui, obtenir, isolés, de grands succès. Ce qui remporte le plus souvent la victoire de nos jours, c'est l'organisation ferme et sûre, toujours bien entretenue, renouvelée et fondée sur un programme mûrement réfléchi...

* *

La diffusion de la science dans la masse du peuple, le raffermissement des sentiments moraux et sociaux par la parole, par la littérature, par les exemples personnels et par les réformes sociales, le développement d'une puissante volonté chez les particuliers et l'organisation de ces volontés particulières en vue de la lutte pour la régénérescence morale du pays constituent, à côté du relèvement économique, les devoirs principaux qui attendent les hommes honnêtes à leur retour en Serbie. Ils sont difficiles à remplir et demandent beaucoup de sacrifices personnels. Leur exécution sera lente et rencontrera des obstacles formidables. Des malentendus et des conflits apparaîtront au cours de leur exécution, de même que des désillusions et la perte

momentanée de la croyance dans le succès. Il y aura aussi des errements, il y aura aussi des gens honnêtes qui se tromperont et écouteront les promesses fallacieuses des hypocrites sans conscience qui prêchent le bien et font le mal. Mais il ne faut s'effrayer de rien. « Si tu veux aller là où se trouve l'eau vivifiante, l'oiseau qui parle et l'arbre qui chante, a dit un ermite à un jeune homme, suis le sentier droit dans lequel tu as commencé à marcher. Il est difficile, épineux et rocailleux, mais marche résolument. Tu seras accompagné dans ton chemin par des milliers d'injures et d'offenses, de menaces, d'intimidations... Toi, marche toujours devant toi, ne te retourne pas et tu toucheras à ton but. Mais si tu te retournes, tu es perdu, car alors tu seras pétrifié. »

Aujourd'hui, il n'y a plus dans ce monde de miracles, mais la philosophie de ce conte populaire reste toujours vraie. Celui qui commence à marcher vers un but élevé et difficile à atteindre doit marcher droit devant lui résolument, sans se laisser détourner par les menaces et les clameurs, car il n'arriverait pas alors là où il avait fixé d'aller.

(Fin.)

Jaša PRODANOVIĆ.

III. Nos poésies populaires.⁽¹⁾

Les adieux d'amour.

Deux fleurs croissaient dans le jardin :
La bleue jacinthe et le narcisse.
La bleue jacinthe alla vers Dolja re,
Et le narcisse resta seul au jardin.
De Doljane la jacinthe envoie un message :
— « Narcisse du jardin, ô mon Ame,
Comment te trouves-tu seul à ton jardin ? »
Du jardin répond le narcisse :
— « Si le ciel entier était une feuille de papier,
Si les arbres de la forêt étaient des plumes,
Si la mer était de l'encre noire,
Et si j'écrivais durant trois ans,
Je ne saurais dépeindre mes chagrins... »

(1) Nous sommes heureux de pouvoir donner ici quelques adaptations très réussies des « Chants Féminins » de la Serbie, dues à notre éminent collaborateur, M. Philéas Lebesgue.
R.

Parfum suprême.

— « Hé, jeune fille, mon âme,
Quelle est l'odeur de tes seins !
Sentent-ils le coing ou l'oranger ?
L'immortelle ou le basilic ?
— « Eh ! par Dieu, jeune homme,
Mes seins ne sentent
Ni le coing, ni l'oranger,
Ni l'immortelle, ni le basilic ;
Ils fleurissent bon l'âme d'une vierge.

La jeune fille infortunée.

La jeune fille rendit sa bague au jeune homme :
— « Voici ta bague, jeune homme ; ma famille ne t'aime pas,
Ni père, ni mère, ni frère, ni sœur ;
Mais, jeune homme, ne médis pas de moi ;
Car je suis une pauvre jeune fille infortunée,
Je sème le basilic et c'est l'absinthe qui pousse.
« Oh ! l'absinthe, la petite absinthe, ma fleur amère,
De toi mes svals (invités de nocces) se pareront,
Quand ils me porteront, moi malheureuse, jusqu'à la tombe ! »

Le poisson et la jeune fille.

Assise au bord de la mer une jeune fille,
Toute seule se parle à elle-même :
« Ah ! dit-elle, Dieu cher, Dieu que j'aime,
Qu'y a-t-il de plus vaste au monde que la mer ;
Qu'y a-t-il de plus large que la plaine ;
Qu'y a-t-il de plus rapide que le cheval ;
Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ;
Qu'y a-t-il de plus cher qu'un frère ? »
Du sein de l'eau le poisson parle :
« Jeune fille, pauvre écervelée,
Plus vaste est le ciel que la mer ;
Plus large est la mer que la plaine ;
Plus rapides sont les yeux que le cheval ;
Plus doux est le sucre que le miel ;
Plus cher est un ami qu'un frère. »

Adaptation de PHILÉAS LEBESGUE.

IV. — Études philosophiques.

Sur la valeur de la vie.⁽¹⁾

Leçon faite à la Sorbonne le 20 juin 1917 par le Dr B. PETRONIEVIĆ.

Mesdames, messieurs,

Je regrette de ne pas pouvoir vous donner un exposé systématique de l'axiologie, comme je me proposais de le faire au début de ces leçons. Je me bornerai à vous tracer une courte esquisse de ma doctrine axiologique, que j'exposerai comme s'il s'agissait de la doctrine d'un autre. Pour cette raison je suis obligé de vous exposer d'abord brièvement mon système métaphysique (2).

Du point de vue le plus général, mon système peut être appelé *monopluralisme*, l'unité et la pluralité étant, d'après ce système, deux aspects de la réalité absolument coordonnés. A l'unité correspond la substance, à la pluralité correspondent les monades. Chaque monade est composée de quatre attributs, dont les deux primaires — à savoir la *volonté* et la *faculté de percevoir* — sont identiques à la *substance de l'âme* de l'ancienne métaphysique, et dont les deux secondaires — à savoir la *sensation* et le *sentiment* — sont identiques aux éléments du contenu de la conscience individuelle. Par leurs attributs primaires, les monades se trouvent liées spatialement l'une à l'autre : chaque attribut primaire d'une monade représente un point réel, et les points de l'attribut de la volonté, d'un côté, et ceux de l'attribut de la faculté de percevoir de l'autre côté constituent deux espaces discrets, qui correspondent exactement l'un à l'autre, de telle sorte qu'on pourrait les considérer pratiquement comme un espace unique. C'est l'espace objectif du monde extérieur. Entre les attributs secondaires des monades différentes, au contraire, il n'y a pas de relations spatiales. Mais au sein de chaque monade, c'est-à-dire dans le contenu de la conscience individuelle, il y a lieu de distinguer aussi deux espaces différents : tous les points réels de la sensation forment un seul espace, l'espace sensoriel, tandis que le seul point émotionnel forme un espace à part. Les points réels des attributs secondaires des monades peuvent subir des changements qualitatifs, c'est-à-dire peuvent disparaître et réapparaître, tandis que les points des attributs primaires sont absolument immuables.

(1) C'est la dernière leçon d'un cours libre « Sur la valeur de la vie. Théories philosophiques et religieuses », faite par M. Petroniević pendant le trimestre avril-juin à la Sorbonne. M. Petroniević y donne une esquisse de sa propre doctrine, qu'il espère élargir dans le volume contenant ces leçons, qu'il publiera plus tard.

(2) Pour atteindre à une connaissance suffisante de mon système métaphysique, il suffit d'avoir étudié les chapitres V, X, XI, XII et XIII du deuxième volume de mes « Principes de Métaphysique » (publiés à Heidelberg en 1912, en langue allemande).

Dans le monde inorganique, le contenu de la conscience des monades est réduit au minimum, la matière est donc composée de monades relativement inconscientes, tandis que dans le monde organique des monades particulières peuvent acquérir un contenu de la conscience très étendu.

Comme les changements ont dû posséder un commencement absolu dans le temps, il y a lieu de distinguer deux stades du monde, le stade statique primitif, qui précéda le stade dynamique présent du monde. Dans le stade statique la forme spatiale, objective des monades était tout à fait différente de la forme spatiale du monde actuel : tandis que cette dernière représente un espace extensif de trois dimensions, la forme initiale était un espace inextensif de $M(1)$ dimensions (M désignant le nombre déterminé des monades).

Dans cet espace inextensif, le mouvement des monades n'était pas possible, et partant le changement du contenu de la conscience des monades ne l'était pas non plus : la forme spatiale garantit donc par elle-même l'immutabilité absolue du monde dans le stade statique. Le contenu de la conscience de chaque monade est ici un maximum, et par conséquent le sentiment de plaisir est aussi par son intensité le plus grand possible. La transition du stade statique au stade dynamique s'effectue par des actes absolument spontanés des monades, lesquels, en produisant des changements qualitatifs dans le contenu de leur conscience, rompent les liens spatiaux entre les points de leurs attributs primaires, et transforment ainsi l'espace objectif inextensif en espace extensif.

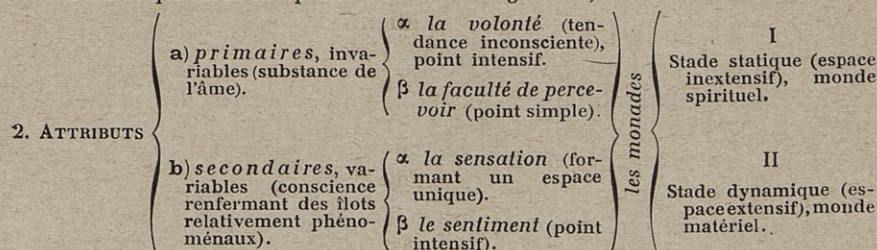
Cette transformation doit être conçue comme momentanée — ainsi le monde matériel est une création collective d'un acte simultané d'une pluralité des consciences, — et la transformation, au lieu d'un monde de conscience maximale, c'est-à-dire d'un monde spirituel, réalise un monde de conscience minimale, c'est-à-dire un monde matériel. Mais ce monde matériel contient déjà dans le premier moment de son existence le germe de tous ses changements ultérieurs, ces derniers étant réglés par la loi générale de l'évolution universelle. Le but de cette évolution, c'est la création des centres dispersés de la conscience développée, ce qui ne peut être réalisé que par le moyen des corps organiques. La possibilité logique d'une transformation inverse du monde matériel en monde spirituel reste ouverte. Nous ne savons pas si elle sera réellement possible. Dans tous les cas, le seul moyen de l'effectuer, la conscience, est là, et ce moyen se développe de plus en plus. La conscience a créé le

(1) C'est seulement ma nouvelle géométrie finitiste de l'espace discret qui rend, possible cette distinction entre l'espace extensif et l'espace inextensif. On peut établir par une démonstration géométrique simple, que l'espace extensif ne peut dépasser quatre dimensions, tandis que l'espace inextensif peut posséder un nombre indéterminé (n) de dimensions. (Comp. l'appendice « Eléments de la géométrie nouvelle » au premier volume de mes « Principes de Métaphysiques », 1904.)

monde, elle seule pourra l'anéantir. Comme dans des cas précédents, j'ajoute ici un schéma, qui contient les éléments principaux de mon système métaphysique.

CHOSE EN SOI

1. SUBSTANCE (le point extra-mondial, qui est en contact avec tous les points mondiaux et qui est le réceptacle de leurs changements).



En passant à l'exposé de ma doctrine axiologique, je dois vous renvoyer pour plus de détails au chapitre XII de mes « Principes de Métaphysique », pages 337 à 371. Voici les traits principaux de cette doctrine.

Il y a lieu de distinguer les quatre aspects suivants, qui définissent et expriment la valeur négative de notre vie :

1. L'instabilité des choses ; 2. La relativité de la vie ; 3. L'incertitude de la vie ; 4. L'infélicité de la vie.

Comme je vous ai exposé déjà les trois premiers aspects à l'occasion de la doctrine pessimiste de Schopenhauer, je me borne ici à vous exposer mon point de vue quant au quatrième aspect, où je m'éloigne considérablement de la doctrine pessimiste de Schopenhauer et de Hartmann.

En reconnaissant que les sentiments de plaisir et de douleur sont tous deux également réels, je soutiens que le plaisir est une qualité positive, et la douleur une qualité négative, leurs signes qualificatifs n'étant point interchangeables. Ensuite il y a lieu de distinguer entre les sentiments forts, dont la qualité est nettement visible, et les sentiments indifférents, dont l'intensité est si faible que leur caractère qualitatif reste douteux.

Or, la première et la plus importante affirmation de ma doctrine maliste consiste en ceci : *les sentiments indifférents constituent la base permanente émotionnelle de chaque conscience, tandis que les sentiments forts sont des oscillations plutôt exceptionnelles dans cette vie émotionnelle.*

Cette vérité, on peut la démontrer par les trois voies suivantes :

1° Par la contemplation de la nature objective de l'organisme ; 2° Par la contemplation de la distribution temporelle des sentiments dans la conscience ; 3° Par la contemplation des âges successifs de la vie humaine.

Du point de vue énergétique, l'organisme représente un équilibre stationnaire des énergies, dont une partie se perd par des actions et des processus vitaux et est remplacée par des quantités de l'énergie importés dans l'organisme du dehors. A cet équilibre stationnaire de

l'énergie correspond dans la conscience le sentiment indifférent général de la vie, et le sentiment fort n'est que l'effet d'un besoin particulier ou d'un processus particulier vital, qui trouble l'équilibre dans un sens négatif ou positif.

La distribution temporelle des sentiments au cours de notre vie quotidienne nous montre clairement l'exactitude de notre thèse. En effet, nous passons notre vie quotidienne ordinairement en nous occupant d'un travail quelconque. Or, notre sentiment reste pendant la majeure partie de cette occupation un sentiment indifférent, et ce n'est que quand le sujet particulier ou la manière de notre travail présentent un intérêt spécial momentané, que notre sentiment s'élève, ce qui a lieu bien rarement. Mais même quand nous nous trouvons dans des états exceptionnels, où les sentiments forts sont la règle, nous pouvons constater qu'il y a aussi dans ces cas des intervalles plus ou moins considérables remplis par des sentiments indifférents. Il y a peu de maladies où le malade souffre d'une façon continue, et il y a pareillement peu « d'heures joyeuses » où notre joie conserve tout le temps son intensité élevée.

Si nous considérons les âges successifs d'un être humain dans leur ensemble, nous pouvons constater très aisément, qu'à partir d'un moment donné les sentiments forts commencent à diminuer et qu'ils se perdent de plus en plus par comparaison avec les sentiments indifférents, lesquels, après un certain temps, s'établissent définitivement comme des sentiments prédominants. Depuis l'enfance jusqu'à la première moitié de l'âge mûr, où ils semblent atteindre leur point culminant, les sentiments forts croissent sans cesse ; mais dans la deuxième moitié de l'âge mûr, avec les illusions de la jeunesse définitivement disparues et les aspirations principales de la vie partiellement réalisées, les attrait de la vie commencent à perdre leur charme primitif et de plus en plus les sentiments forts diminuent jusqu'au point de disparaître presque totalement, au moins pendant une certaine période de la vieillesse. De cela, on peut conclure que les sentiments indifférents ont été la base de la vie émotionnelle aussi dans des âges précédents.

Que parmi les sentiments forts la somme des douleurs l'emporte sur celle des plaisirs, ce n'est qu'une analyse détaillée des faits respectifs de l'expérience qui pourrait le démontrer, une analyse à laquelle nous devons renoncer ici. Mais, comme une démonstration partielle de cette vérité, nous pouvons mentionner le fait bien connu, que le même sentiment spirituel de plaisir est plus fort quand il succède à une tension douloureuse plus ou moins prolongée, que quand il suit une tension courte, ou se produit sans une tension préalable. Il est donc bien certain, que dans le domaine des sentiments les plus vifs, la douleur l'emporte sur le plaisir. Or, comme dans la vie humaine les sentiments spirituels forts sont bien plus nombreux que les sentiments corporels forts, il est bien probable qu'en général la dou-

leur l'emporte sur le plaisir dans le domaine des sentiments forts. Mais cette prépondérance de la douleur sur le plaisir diminue considérablement quand on tient compte des sentiments indifférents. En effet, quoique l'existence des sentiments indifférents négatifs ne puisse pas être mise en doute, ils sont une exception bien rare, l'état indifférent étant en général un sentiment de plaisir doux.

La même vérité — à savoir que la somme de la douleur en général ne doit pas excéder celle du plaisir d'une façon bien considérable — peut être établie aussi d'une manière négative.

Si les sentiments forts étaient la règle dans notre vie — comme le pessimisme et l'optimisme le supposent tous les deux ordinairement — la vie serait *insupportable* ou si *heureuse*, que personne ne pourrait poser la question de sa valeur. Or, comme la vie est bien supportable en général, il s'ensuit de cela que les sentiments forts n'y peuvent être la règle et que ce sont plutôt les sentiments indifférents qui y prévalent. Donc c'est seulement notre doctrine maliste qui peut expliquer la nature supportable de la vie.

Une conséquence bien grave s'ensuit de cette doctrine quant à l'avenir de l'humanité. Le pessimisme affirme que la douleur croîtra encore au cours de l'évolution future de l'humanité, tandis que l'optimisme soutient la même thèse pour le plaisir. Notre doctrine maliste est obligée d'être la synthèse des affirmations négatives de ces doctrines extrêmes. Elle affirmera avec le pessimisme que les plaisirs diminueront constamment dans l'avenir, et elle affirmera avec l'optimisme que les douleurs, elles aussi, diminueront dans l'avenir. Ainsi l'état d'indifférence se réalisera, à partir d'un moment donné, de plus en plus dans la vie de l'humanité entière, comme elle se réalise dans la vie de chaque individu. La raison principale en faveur de cette thèse — la croissance de l'intelligence, la décroissance de l'imagination — je vous l'ai déjà indiquée à l'occasion de la critique de la thèse correspondante de Hartmann. Je vous ai aussi indiqué à la même occasion les raisons particulières de la décroissance des maux physiques, moraux et sociaux dans l'avenir de l'humanité, et je dois me contenter de vous les rappeler ici. Je voudrais bien vous décrire le dernier stade de l'humanité, le stade d'indifférence émotionnelle, comme je l'imagine, mais pour cette description je dois vous renvoyer au chapitre déjà cité de ma métaphysique.

En terminant cet exposé par trop court de ma doctrine maliste et indifférentiste — maliste pour le présent, indifférentiste pour l'avenir — je tiens à vous remercier de l'attention si patiente que vous avez bien voulu m'accorder au cours d'un exposé de doctrines si variées, et parfois si compliquées. Je le fais d'autant plus volontiers que mon but n'était pas seulement de vous exposer le contenu de ces graves doctrines, mais aussi de vous montrer comment elles se présentent à l'esprit d'un savant slave, appartenant à une race qui est liée par tant de liens à votre race latine, dont la France sera toujours le centre.

V. — A travers notre histoire et notre littérature.

B.D.I.C

La Serbie dans l'Histoire.

(Suite.)

En dépit de la persévérance et de l'énergie de Stroganoff, la Porte fit traîner les négociations jusqu'en 1820. Alors, Stroganoff s'entendit avec Miloš pour une action combinée : Miloš devait exposer à la Porte les demandes du peuple serbe, tandis que Stroganoff insisterait sur l'exécution de l'article 8 du traité de Bucarest. Miloš envoya une délégation à Constantinople, chargée d'exprimer à la Porte les desiderata serbes, parmi lesquels figurait la demande de reconnaître Miloš comme prince de Serbie *au titre héréditaire*. La Porte chercha de nouveau à prévenir toute modification quelque peu importante au *statu quo*, en émettant un firman qui contenait des concessions insignifiantes. L'assemblée des knèzes refusa de l'accepter. On envoya une nouvelle députation avec des demandes très précises : autonomie de l'organisation intérieure du pays, dignité princière héréditaire et incorporation à la Serbie des territoires qui faisaient partie de la Serbie de Kara-Georges. Ce sont les demandes du 20 septembre 1820.

Sous la pression de la Russie, la Porte consentit à entamer des négociations avec la députation serbe et le ministre de Russie, mais les événements dont la Valachie et la Moldavie furent le théâtre, ainsi que l'insurrection grecque, changèrent complètement la situation. Les négociations furent suspendues et les rapports serbo-turcs devinrent très tendus. La députation serbe fut arrêtée dans le patriarcat de Constantinople. Marachli demanda le désarmement des Serbes, qui répondirent à cette injonction par des préparatifs de guerre.

Sur ces entrefaites, Marachli mourut (en 1821) et fut remplacé par Abdurahman, pacha d'Ada-Kalé.

Cependant Miloš, envoie requête sur requête à Constantinople pour demander la libération de la députation. La Russie et l'Angleterre interviennent auprès de la Porte en faveur de la Grèce.

A ce moment survient le changement sur le trône de Russie ; Nicolas I^{er}, le nouvel empereur, fait savoir à la Porte qu'il ne tolérera pas les tergiversations. Présentant l'ultimatum russe, la Porte relâche la députation serbe au mois d'avril 1826, la veille de l'arrivée de l'ultimatum. Une terrible révolte des janissaires abrégea les négociations turco-russes, lesquelles aboutirent à la Convention d'Akkerman, le 25 septembre (7 octobre). Cette convention régla les rapports avec la Serbie sur la base de l'article 8 du traité de Bucarest ; un firman revêtu de hatti-chérif, qui ferait partie intégrante de cette convention, devait être émis à cet effet dans un délai de 18 mois.

Le succès russe fut complet. Le droit incertain de protection russe sur la Serbie se transforma en un véritable protectorat de la Russie sur ce pays. La Convention d'Akkerman expliquait en outre tous les passages obscurs du traité de Bucarest et garantissait tous les droits de l'Etat vassal serbe. L'acquisition de ces nouveaux droits fut communiquée à la Skupština Nationale (janvier 1827), à Kragujevac.

Pourtant la Porte ne se hâta pas de remplir ses obligations. Quatre mois après la conclusion de la Convention d'Akkerman, les députés serbes n'avaient pas encore été invités à se rendre à Constantinople. Miloš profita du départ du ministre de Russie pour envoyer la délégation. Les nouveaux attermolements de la Porte et les intrigues autrichiennes aidant, les négociations n'aboutirent pas. Cependant la France, l'Angleterre et la Russie, qui avaient signé un accord proclamant l'autonomie de la Grèce sous la suzeraineté du Sultan, entreprenaient une action collective auprès de la Porte, en vue du règlement de la question grecque. Après Navarin, la Turquie se fit belliqueuse, et la guerre avec la Russie devenait inévitable. La situation de Miloš allait devenir très délicate entre les deux belligérants : il lui serait difficile de marcher contre la Turquie, et, d'autre part, il offenserait la Russie s'il restait neutre. L'empereur de Russie le tira de cet embarras par sa déclaration qu'il ne poursuivait pas une guerre de conquête et ne désirait pas le soulèvement des peuples chrétiens. On conseilla même à Miloš de rester tranquille. Ce dernier décida de garder la neutralité; il informa de sa résolution les vizirs voisins, et protesta même contre les rassemblements de troupes turques aux frontières serbes. Cela ne l'empêcha pas d'intriguer en Bosnie entre la Porte et le vizir de Scutari, et de rendre ainsi à la Russie un signalé service.

L'armée russe victorieuse en 1829 franchit les Balkans, prit Andrinople et obligea la Turquie à entamer des négociations dans l'ancienne capitale turque. La paix fut conclue le 2 (14) septembre 1829 à Andrinople. Le traité de paix garantissait l'exécution intégrale de la Convention d'Akkerman, ainsi que du traité de Londres du mois de juillet 1827 et du protocole du 22 mars 1829 entre la Russie et l'Angleterre, concernant la question grecque. L'article 6 de ce traité réglait les affaires serbes. La Turquie s'engageait de la manière la plus solennelle à remplir sans le moindre délai et avec la plus scrupuleuse exactitude toutes les clauses de la Convention d'Akkerman et de l'acte séparé relatif à la Serbie, annexé à l'article 5 de ladite Convention, et de procéder à la restitution immédiate des six districts détachés de la Serbie. Le firman y relatif devait être communiqué à la Cour impériale russe dans le délai d'un mois, à dater de la signature du traité de paix. L'article 11 exigeait que les troupes russes restassent sur le territoire turc jusqu'à l'exécution des principales clauses du traité.

Le hattî-chérif du Sultan, en exécution du traité d'Andrinople, fut communiqué d'abord aux Turcs en Serbie par le vizir de Belgrade

Hussein Pacha, le 2 (14) décembre 1829, puis remis à Miloš pour qu'il le fit connaître aux Serbes. Miloš convoqua la Skupština à Kragujevac, et le 25 janvier (6 février) 1830, il communiqua solennellement aux représentants du peuple le hattî-chérif. La Skupština lui remit trois actes : le premier le confirmait dans la dignité de prince de Serbie héréditaire; le deuxième renfermait la prière adressée au Sultan de le reconnaître comme tel, et le troisième les remerciements à l'empereur Nicolas.

Il restait à régler définitivement les rapports avec la Porte. Les délégués serbes se rendirent à Constantinople, y portant les desiderata serbes (conformes à la demande du 20 septembre 1820), qui comprenaient huit catégories : 1° liberté du culte; 2° droit héréditaire à la dignité princière pour la famille Obrenović; 3° indépendance de l'administration intérieure de la Serbie; 4° restitution des territoires pris (les six nahiés); 5° rachat de tous les impôts en bloc; 6° départ de Serbie des Turcs, à l'exception des garnisons des forteresses; 7° liberté du commerce; 8° droit à avoir une délégation permanente serbe à Constantinople.

Enfin, le nouveau hattî-chérif du 17 (29) août 1830 confirma tous ces privilèges. Il n'y eut que la restitution des six nahiés pris antérieurement par Kara-Georges qui fut ajournée jusqu'à ce qu'une commission spéciale en eût fait l'étude. Sur la demande de la Russie, le hattî-chérif instituait un Conseil (« Sovet ») qui devait limiter le pouvoir du Prince.

La question de la restitution des six nahiés traîna encore jusqu'à ce que Miloš, profitant de la rébellion de Mustapha Pacha de Scutari et de Hussein Gradašćević, de Bosnie, et surtout de la révolte de Mehmed Ali d'Egypte, eût soulevé la population de ces nahiés et les eût fait occuper par son armée. Il ne restait au Sultan qu'à reconnaître par le hattî-chérif de 1833 la réunion de ces districts à la Serbie.

Après le hattî-chérif, les Turcs quittèrent toutes les villes sauf Belgrade, où ils restèrent grâce à l'intervention amicale de la Russie, à la suite du traité d'amitié conclu par cette puissance avec la Turquie le 8 juillet 1833, à Inkiar Skelessi.

Miloš décida également, d'accord avec le Patriarcat œcuménique, qu'à la tête de l'Eglise serbe ne pourrait être placé qu'un prélat d'origine serbe.

Ayant ainsi réglé toutes les questions, le prince Miloš se rendit en 1835 à Constantinople, où il resta un mois comme hôte du Sultan.

* * *

Miloš Obrenović qui, bien qu'il fût un simple paysan, était doué d'une rare intelligence, avait le défaut d'être autoritaire et de vouloir régner en autocrate. Il faisait peu de cas de la Skupština Nationale, qu'il convoquait rarement; il nommait fonctionnaires

seulement ses créatures ; il s'arrogea la juridiction suprême et pourvut à la perception de tous les impôts de l'État. La Chancellerie Nationale, instituée par Marachli, n'était en réalité que sa propre chancellerie. Il se créa ainsi des ennemis jusque dans le sein de sa famille. Aussi eut-il, surtout depuis 1821, à tout moment à lutter contre les mécontents et à réprimer les révoltes, dont la plus importante fut celle de Miloje Djak en 1825, à l'occasion de laquelle le mot de *constitution* fut pour la première fois prononcé.

Cet état de choses ne se modifia pas après 1830. A la suite d'une grande révolte, le prince dut convoquer la Skoupština, en 1835, et déclarer qu'il était disposé à donner au pays une constitution et des lois. On élaborait une constitution en s'inspirant des idées et des principes nouveaux institués par la Révolution française. La Russie et la Turquie refusèrent de la sanctionner. Ces puissances demandaient qu'une délégation fût envoyée à Constantinople pour rédiger la constitution serbe, de concert avec le ministre russe et la Porte. On se trouva alors en présence de ce fait curieux que la Russie et la Turquie, deux États régis par des souverains autocrates, exigeaient la réduction des pouvoirs du prince, tandis que l'Angleterre et la France, deux pays constitutionnels, demandaient l'extension de ses pouvoirs ! Les délégués serbes, choisis parmi les adversaires du prince, se rangèrent naturellement du côté de la Russie et de la Porte. C'est ainsi que fut élaborée et mise en vigueur, au mois de décembre 1838, la première constitution de la Serbie. Elle comprenait 66 articles ; elle instituait un « Sovet » (Conseil) composé de dix-sept membres à vie, possédant des attributions très étendues, car il était en même temps Cour Suprême de contrôle et Corps législatif. La constitution reconnaissait au prince le droit de grâce et le droit de mettre en vigueur les lois ; il était le chef suprême de l'armée, mais les pouvoirs qu'il détenait en cette qualité étaient limités par le Conseil. Le Gouvernement se composait de quatre ministres : ministre des Affaires étrangères et de la Chancellerie princière ; ministre de l'Intérieur ; ministre des Finances et ministre de la Justice. Le Gouvernement dépendait plutôt du Conseil que du Prince. Les juges étaient indépendants.

La Constitution de 1838 consacrait la victoire de tous les mécontents, qui formaient presque un parti et qui s'intitulaient *les défenseurs de la Constitution*. C'étaient des gens ignorants ou peu instruits, qui avaient la mentalité des fonctionnaires turcs, et dont la seule pensée était de combattre l'absolutisme de Miloš et de dépouiller celui-ci du pouvoir à leur profit. Ils occupèrent toutes les places, et constituèrent presque une oligarchie.

Ne pouvant régner, à cause de ses adversaires et ennemis, le prince Miloš abdiqua, le 1^{er} (13) juin 1839, en faveur de son fils aîné Milan, et alla vivre en Roumanie, où il possédait de vastes domaines.

Le nouveau prince étant gravement malade, on dut instituer trois régents, qui furent choisis naturellement parmi les *défenseurs de la Constitution*. Ce furent Toma Vučić-Perišić, Avram Petroniević et le frère du prince Miloš, Jevrem Obrenović. Les deux premiers jouèrent un grand rôle dans la Serbie restaurée. Le règne de Milan Obrenović ne dura qu'un mois. Après sa mort, le Conseil décida que le second fils de Miloš, Mihajlo (Michel), serait prince de Serbie. La Porte confirma son élection, sans toutefois lui accorder le droit héréditaire. Mihajlo quitta la Roumanie, où il se trouvait avec son père, et se rendit d'abord à Constantinople, où il fut très bien reçu ; mais, à la frontière de la Serbie, les délégués du Sultan qui l'accompagnaient, lui firent savoir que la Porte avait désigné pour lui servir de conseillers Vučić et Petroniević, et qu'Elle ne reconnaîtrait aucun de ses actes qui ne serait pas approuvé de ces deux personnages. L'oligarchie commençait à peser au peuple, lequel manifestait son mécontentement de la Constitution en se réunissant par groupes armés. Il demandait que le Gouvernement fût transféré à Kragujevac, et que Petroniević et Vučić fussent traduits devant les tribunaux. Les amis de Miloš demandaient son retour.

Le prince Mihajlo, se rendant compte des dispositions du peuple, accepta la lutte contre l'oligarchie et pour la défense des privilèges, que la Porte comptait effriter en se servant des *défenseurs de la Constitution*. La Skupština, convoquée en 1840 à Topčider (près de Belgrade), règle d'une façon à peu près complète les rapports intérieurs ; le gouvernement s'installe à Kragujevac ; les mécontents se dispersent ; les oligarques se réfugient auprès du pacha dans la forteresse de Belgrade, à l'exception de quelques-uns, qui partent avec le commissaire de la Porte pour Constantinople.

Cependant les intrigues de la Porte ne cessèrent pas ; elle se servit de son influence pour faire revenir à Belgrade le prince Mihajlo, et elle permit aux oligarques de rentrer dans cette ville. Ils recommencèrent alors leur action néfaste, à l'instigation de la Porte.

En 1842, Vučić réussit à tromper le peuple et à soulever certaines parties du pays. C'est contre le prince qu'il se révoltait, mais il assura au peuple qu'il combattait le Gouvernement et demandait la réduction des impôts ! Au commencement, il semblait que le Prince dût être vainqueur ; mais, près de Kragujevac, où elle rencontra les rebelles, l'armée passa du côté de ces derniers, abusée par les mensonges de Vučić. Outré, Mihajlo quitta la Serbie, au mois d'août 1842, laissant Toma Vučić-Perišić, maître du pays, entrer dans Belgrade en vainqueur. Ce terrible dictateur, chef des oligarques, qui prit tant d'importance, n'était cependant que ce valet de pied du prince Miloš qui porta à Vujica Vulićević l'ordre d'assassiner Kara-Georges. On dirait que le destin, par un retour fatal, eût voulu venger la mort du héros national.

(A suivre.)

D. STEFANOVIĆ.

Vojislav J. Ilić.

Un des plus éminents poètes dans l'histoire de la littérature serbe est, sans contredit, Vojislav J. Ilić.

Né en 1861 à Belgrade, fils du poète Jovan Ilić qui eut trois autres fils également poètes, Vojislav Ilić, après avoir fait ses classes élémentaires, fréquenta quelque temps le gymnase, mais n'y acheva pas ses études. En 1885, il prit part comme volontaire à la guerre contre les Bulgares. Plus tard, il devint correcteur à l'Imprimerie d'État, puis instituteur, fonctionnaire au ministère de l'Intérieur, enfin consul à Priština de Kossovo, alors sous la domination turque. Une santé délicate lui créa souvent de nombreuses difficultés matérielles contre lesquelles il eut à lutter. Il mourut à Belgrade en 1894, âgé seulement de 32 ans, à cet âge fécond où les plus grands poètes ont produit leurs œuvres les meilleures et les plus fortes.

Ilić a commencé son travail littéraire alors qu'il n'était encore qu'élève, vers l'âge de 15 ans. Il a publié ses premières poésies en 1879. Et bien qu'il n'ait pu consacrer aux belles-lettres qu'une moitié de sa courte existence, il n'en a pas moins laissé dans notre langue des œuvres plus achevées et plus belles que celles de certains écrivains ayant eu une plus longue vie.

Il a fait plusieurs poèmes descriptifs, des poèmes d'amour, des élégies, des poèmes patriotiques, des épigrammes politiques et satiriques, et aussi un assez grand nombre de poésies enfantines, quelques compositions en prose, et il a traduit nombre d'œuvres des littératures étrangères. Dans tous ces genres, il a montré beaucoup de talent au point de vue du fond et de la forme; aussi ses œuvres eurent-elles de nombreuses éditions et obtinrent-elles la plus légitime faveur dans toutes les classes de la société.

La première impression que donne la poésie d'Ilić est une impression triste. D'une nature sensible, mélancolique et malade, mécontent de lui-même et du milieu dans lequel il vivait, une grande partie de ses poésies élégiaques révèle une sincère tristesse, une amertume et un désappointement de la vie. Il avait profondément ressenti dans sa tendre nature poétique la douleur de son cœur et de son âme. Il n'avait eu que des désillusions, il avait vu se briser ses plus beaux rêves. C'est bien là le tempérament d'un véritable poète. Il a surtout cherché l'inspiration en lui-même, créant des êtres idéaux conçus exclusivement par son imagination. Dans ces êtres fictifs, il a fait passer toute son âme; il s'est entretenu avec eux; il a souffert de leur souffrance. Le symbole de sa poésie, de ses Muses, est l'Ange du Chagrin, les yeux pleins de larmes, les cheveux en désordre, la tête penchée sur la lyre d'argent aux cordes brisées, et exhalant la douce poésie de ses douleurs.

La deuxième qualité de sa poésie consiste dans la grande vigueur de ses descriptions. Ilić savait voir et remarquer les détails, sentir les beautés de la nature et les peindre comme le peintre qui apprécie à la fois l'âme, la couleur et les nuances. Une grande partie de son œuvre se réduit à de courtes descriptions, impressionnantes et artistiques : (*Le matin, Le soir, La matinée d'hiver, L'automne, L'automne tardif, La première neige, Le ciel gris et morne*). Dans toute sa poésie, les descriptions sont très fréquentes. Il peint souvent les paysages qu'il a admirés lui-même, les endroits qu'il a vus, mais il préfère l'Orient lointain, bigarré et plein de soleil, qu'il ne connaît pas. Il s'inspire aussi de l'antiquité classique grecque et latine et il évoque fortement la beauté antique. Sa puissance d'imagination lui fait trouver des mots si justes et si forts, des expressions si exactes et si colorées, des traits si nettement caractéristiques, qu'il arrive à présenter des tableaux animés d'une telle vie qu'on les croirait vivants et vraiment réels (*Le cordonnier et son fils, L'idylle hivernale*). Impossible de tout citer dans une étude aussi courte.

Une des principales qualités d'Ilić est son aptitude à exprimer toutes choses d'une manière belle, élégante, artistique.

Il le fait dans des vers qui n'existaient pas jusqu'alors dans la littérature serbe. C'est un poète-artiste, peut-on dire, qui a reproduit ce qu'il avait désiré par des expressions heureusement choisies, fines et bien appropriées, et dans des vers fort harmonieux. Sa poésie a été différente des autres par sa forme, car il a créé une nouvelle versification artistique dans la littérature serbe. Jusqu'alors le rythme de la poésie serbe était en général populaire, léger, mais assez uniforme.

Ilić a conservé ce rythme tout en y introduisant la mesure classique, c'est-à-dire en le renouvelant. Ceux de ses vers qui traitent de l'antiquité classique surtout, possèdent ce rythme (*La mort de Caton, Hétaire de Corinthe, Augures, Julie*). Il excellait dans l'emploi de ce rythme et c'est ce qui donne à sa poésie cette allure sereine et imposante. Indubitablement cette poésie est parfaite en son genre, mais sa beauté est celle des anciennes statues classiques faite de marbre froid. Néanmoins ces poèmes peuvent se comparer à ceux de Leconte de Lisle. Ce n'est donc pas sans raison que chez nous on a pu prétendre que la poésie de Vojislav Ilić se rapproche de celle des Parnassiens.

Seulement, à ceux qui croiraient qu'Ilić n'a pas été le poète de son peuple, nous rappelons sa poésie patriotique (*Sur le Vardar* (1), *Saint-Sava, Entretien d'un jeune enfant serbe avec sa patrie* (2), imprégnée d'un grand patriotisme. Il faut aussi mentionner sa poésie politique, pleine de libéralisme, qui montre le poète hardi et franc, osant parler au nom du peuple et revendiquer pour celui-ci ses droits.

Les sources d'inspiration d'Ilić sont très variées. Ce poète a surtout

(1, 2) Voir les numéros 5 et 7 de la *Patrie Serbe*.

été inspiré par l'histoire du peuple serbe et par celle des peuples étrangers. Il a puisé ses sujets d'abord dans le paganisme des Slaves, de l'ancienne Grèce et de Rome, ensuite dans les récits de l'histoire française (*La nuit de la Saint-Barthélemy, La dernière nuit au Temple*).

L'opinion a soutenu qu'Ilić n'était pas un grand poète, ni un poète original. Sa poésie, en effet, n'est pas sans reproche; elle manque d'un élan supérieur, de passages émus, et on y sent une certaine influence des poètes russes (Pouchkine, Lermontoff).

Ilić est venu dans la littérature serbe au moment où l'ancienne poésie romantique perdait son attrait, et où il n'y avait pas à l'horizon de nouveaux poètes. Par les idées et surtout par sa forme, sa poésie était nouvelle, et il est naturel qu'elle ait été remarquée immédiatement et que le talent du poète ait acquis une honorable réputation. Par suite, Ilić était devenu le maître des jeunes poètes, et plus tard le fondateur d'une nouvelle école poétique, et il mérita le titre de réformateur de la poésie serbe.

Aujourd'hui si nous désirions montrer aux étrangers des exemples de la poésie serbe, nous aurions aussi à donner celle de Vojislav Ilić, qui a un caractère plus ample et plus poétique. Elle n'est pas non plus trop nationale pour n'être comprise que par les Serbes. Sans exagération, nous pouvons dire que la poésie belle, noble, harmonieuse et élégiaque de Vojislav Ilić peut rivaliser avec celle des poètes européens les plus remarquables.

Nice.

Uroš DŽONIĆ.

VI. — Les amis des Serbes en France.

M. Ernest Denis

Professeur d'Histoire contemporaine à la Sorbonne.

Né, en 1849, à Nîmes, M. Denis y fit ses études secondaires et entra à l'Ecole normale supérieure en 1867. Agrégé d'histoire en 1871, il fut envoyé en mission à Prague où il séjourna de 1872 à 1875. Professeur à l'Université de Grenoble en 1879, puis à celle de Bordeaux, il fut appelé, en 1895, à la Sorbonne, pour y remplacer Alfred Rambaud, nommé ministre de l'Instruction publique.

Dès sa jeunesse M. Denis s'était consacré aux études slaves et particulièrement à l'étude de l'histoire tchèque. Ses ouvrages sur *Jean Huss*, sur *la Fin de l'Indépendance bohême* (2 vol.) et sur *la Bohême depuis la Montagne blanche* (2 vol.), couronné par l'Académie française, sont considérés comme les meilleures études qui ont été publiées jusqu'ici sur l'histoire du peuple tchèque. Sans oublier son importante collaboration à *l'Histoire générale* de Lavis et Rambaud et de nombreux articles publiés dans différentes revues, il importe de citer ses études

sur *l'Allemagne depuis 1815* (2 vol.) et surtout son ouvrage sur *la Fondation de l'Empire allemand* (1852-1871).

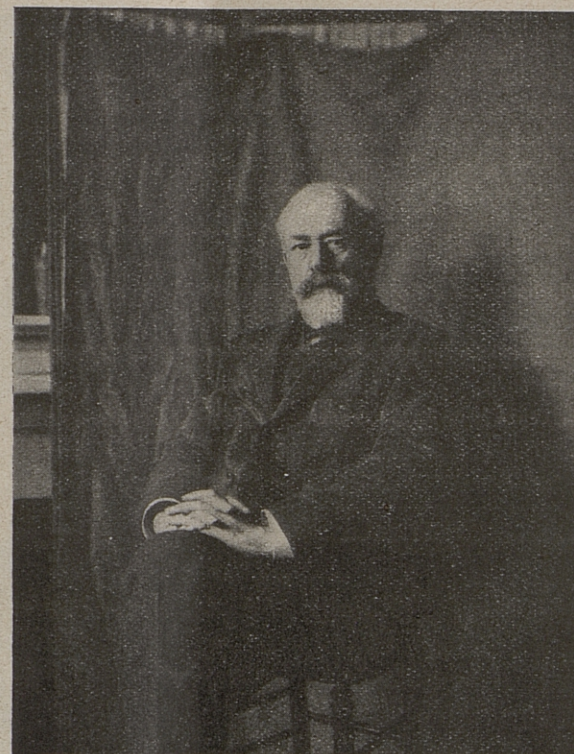
C'est en 1873 que M. Denis fit son premier voyage à Belgrade. Il y revint, il y a quelques années, après avoir visité la Croatie et la Bosnie. Depuis 1908 il a fait toute une série de conférences sur la Serbie et les Yougoslaves, tant à Paris qu'à Lyon et dans d'autres grandes villes de province. Il a publié deux excellents articles sur la Serbie dans *la Revue du mois*, et, tout récemment un remarquable volume sur *la Grande Serbie*, où il fit preuve d'une profonde connaissance de notre histoire nationale et de sympathie non moins profonde pour notre peuple. C'est un livre que tout Serbe doit lire et méditer.

En reconnaissance des services que M. Denis a rendus aux études slaves, l'Académie royale de Serbie a tenu, il y a déjà quelques années, à le nommer membre correspondant.

M. Denis, qui est l'un des présidents de « l'Association franco-slave » et le fondateur et directeur de *la Nation tchèque*, vient de fonder une nouvelle revue, *le Monde slave*, dont le premier numéro a paru le 1^{er} juillet et qui se propose de faire connaître au public occidental, par des études méthodiques et scientifiques, la place que les Slaves tiennent dans le monde et le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans la civilisation.

Par son ouvrage *la Grande Serbie*, M. Denis s'est acquis la profonde reconnaissance de toutes les générations serbes. C'est pour notre peuple si éprouvé un véritable bonheur que d'avoir trouvé, pour raconter son passé et lui promettre un grand avenir, dans son unité nationale, un historien d'une si haute autorité et un homme d'aussi grand cœur.

R.

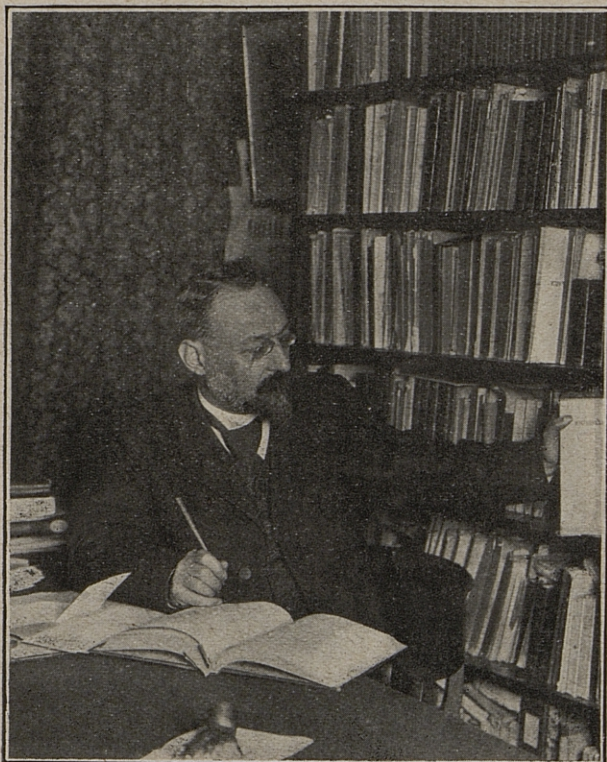


B.D.I.C

M. Emile Haumant

Professeur adjoint de littérature russe à la Sorbonne.

Né, en 1859, à Sarrebourg (Meurthe), dans la Lorraine, encore actuellement annexée. Elève aux collèges de Sarrebourg et de Gray,



puis étudiant à la Sorbonne, à l'Ecole des Chartes et à l'Ecole des Langues orientales vivantes, M. Haumant fut reçu, en 1886, agrégé d'histoire et, en 1894, docteur ès-lettres. Professeur aux lycées de Saint-Quentin et d'Amiens, puis professeur à l'Université de Lille, il fut appelé à occuper une chaire à la Sorbonne en 1902.

Spécialiste de la littérature russe, il a publié plusieurs ouvrages, à savoir : *la Russie au XVIII^e*

siècle (1903), *Alexandre Pouchkine* (1905), *Ivan Tourguenef, la vie et l'œuvre* (1906) et *la Culture française en Russie* (1910), dont les deux derniers furent couronnés par l'Académie Française et par l'Académie des sciences morales et politiques.

Bien qu'il ait publié, dès sa jeunesse, un intéressant article sur Marko Kraljević, M. Haumant n'a été amené à s'occuper d'une façon suivie des choses serbes qu'au moment de la crise de l'annexion de la Bosnie. Après plusieurs voyages faits en Serbie, en Bosnie, au Monténégro, en Dalmatie, en Croatie, et en pays slovènes, il a appris notre langue, il a fait nombre de conférences sur la Serbie et les pays serbes à Paris et en province et il a publié plusieurs articles remarquables sur l'histoire de notre peuple, dans *la Revue de Paris*, *la Revue historique*, *les Annales de Géographie*, etc. Il a consacré plusieurs de ses cours à

la Sorbonne à l'histoire de notre pays. M. Haumant prépare un volume sur la Serbie au moyen âge et un important recueil des poésies populaires serbes.

Membre correspondant de l'Académie Royale de Serbie et l'un des présidents de l'Association franco-slave, M. Haumant est, en même temps, président de *la Zora*, association des étudiants serbes, croates et slovènes de l'Université de Paris. Il a été un des fondateurs et est un des vice-présidents de *la Nation serbe en France*. Il n'a cessé d'être, depuis des années, à la fois le « serbisant » le plus distingué, le conseiller le plus écouté et l'ami le plus dévoué des jeunes Serbes qui viennent étudier en France.

Que M. Haumant veuille bien trouver ici l'expression de toute la reconnaissance que la jeunesse serbe lui garde et qu'il soit certain que ces sentiments sont précisément ceux qu'inspirent à tout Serbe le nom de cet ami si éclairé et si éprouvé de notre pays et de notre nation.

R.

Édouard Petit.

La Ligue de l'Enseignement avait organisé, le 11 mai, rue Récamier, une séance pour commémorer la mort d'Édouard Petit, inspecteur général de l'Instruction publique, écrivain distingué, ami dévoué de la jeunesse, à laquelle il avait voué toute sa vie.

M. S. Urošević, directeur de l'enseignement de la jeunesse serbe en France, y a pris la parole, et nous reproduisons ici cette allocution, qui exprime nos sentiments à tous à l'égard du vieux maître :

Mesdames, Messieurs,

J'ai à cœur de m'associer à votre douleur et d'apporter ici à la noble mémoire d'Édouard Petit, l'hommage ému et reconnaissant de l'Office scolaire serbe.

C'est un grand ami que nous venons de perdre, nous aussi. Le sort tragique de notre peuple avait vivement touché cette âme généreuse, et Édouard Petit n'a manqué aucune occasion pour nous témoigner son amitié, et consoler nos enfants restés sans parents et sans Patrie.

Dans ses tournées d'inspection, sans en être officiellement chargé, Édouard Petit s'est toujours intéressé à l'installation et au travail des élèves serbes. Il visitait leurs groupes, répandait la bonne parole, soulageait l'amertume de l'exil. Dans ses articles de revue il a dit ses impressions de maître avec la pénétration psychologique qui le caractérise.

Au mois d'octobre dernier, se trouvant à Grenoble, il a tenu à se rendre à Voreppe pour y visiter notre lycée. Nos élèves passaient à ce moment-là leur examen de baccalauréat. L'ayant appris, Édouard Petit prit le bras du professeur serbe qui l'accompagnait : « Mon cher collègue, dit-il, soyez indulgent, je vous prie ! Pensez à tout ce que ces pauvres enfants ont souffert et à leur état d'âme... Promettez-moi d'être indulgent... »

Le jeune professeur serbe, qui nous a relaté ces paroles, tout ému devant cette bonté, remercia le vieux maître ; et si j'évoque ici ce souvenir

ce n'est pas pour vous apprendre la noblesse de ce cœur que vous connaissez, c'est pour vous dire combien, nous autres Serbes, nous avons été affligés de sa mort.

Edouard Petit laisse un douloureux souvenir parmi tous les Serbes qui ont eu le bonheur de le connaître. C'était une de ces âmes d'élite qui ennoblissent tous ceux qui les approchent.

Le gouvernement serbe connaît très bien les mérites d'Edouard Petit, son dévouement paternel à notre jeunesse, et en signe de reconnaissance, Son Altesse Royale le Prince-Régent Alexandre, au nom de Sa Majesté le roi Pierre I^{er}, l'a promu commandeur de l'ordre national de Saint-Sava.

Mais, hélas! le maître est parti trop tôt pour apprendre cette marque de notre affection et de notre gratitude, et j'ai apporté ici cette distinction à sa famille, avec l'expression sincère de nos condoléances.

Les autres ont loué l'éducateur et l'écrivain éminent dont nous déplorons la mort; ce noble Français qui est parti trop tôt pour voir le recul définitif de la barbarie et la résurrection de notre Patrie.

Je m'incline devant sa noble mémoire; et je salue en lui un digne représentant de sa grande Patrie qui nous est chère à tous, de cette France éternelle qui combat en ce moment, comme par le passé, à la tête des nations civilisées, pour la plus grande cause de l'Histoire.

R.

VII. — Poésies et épisodes de la guerre.

PAGES CHOISIES DE

“ Lauriers de Montagnes ”.

(Gorski Vijenac)

IGUMAN STEFAN

J'ai quatre-vingts printemps;
depuis que j'ai perdu ma vue
je suis plus près du royaume des esprits,
quoique mon corps retienne encore mon âme
et la cache comme la flamme dans la profondeur de la terre.
J'ai parcouru beaucoup de mondes;
les plus saintes églises de Dieu,
que la terre a élevées au ciel,
je les ai parcourues toutes une par une,
j'ai assez respiré la fumée des autels.
Je suis monté sur le mont sacré
duquel Jérusalem entendit
de sa destinée l'effrayante prédiction.
J'ai visité les trois grottes
où le soleil des chrétiens est né,
où le ciel a béni l'étable,
où les rois, vers le nouveau-né céleste,

sont accourus se prosterner avec des présents.
J'ai vu le jardin de Guethzémanie
noirci d'effroi et de trahison.
Le vent fou éteignit la lampe sacrée!
Nous voyons sur de riches champs
pousser d'affreuses ronces,
l'autel d'Omar s'est élevé
sur les bases sacrées de Salomon
et Sainte-Sophie sert d'étable!
La composition de notre terre est risible;
elle est pleine de changements fous.
La nature tout entière se nourrit
du lait pur du soleil;
lui aussi se change en flamme
et brûle aujourd'hui ce qu'il protégeait hier.
Toutes nos rivières
n'ont pas le lit qu'il leur faudrait;
voyons-nous cette chose effrayante
si elles dévastaient impitoyablement la terre?
Les saisons et la destinée humaine
sont deux images de la plus grande folie!
Sans ordre aussi est la plus profonde science
du rêve humain : les aïeux et les enfants; —
est-ce la vraie cause dont l'énigme nous échappe?
Est-ce réellement ainsi,
nos propres yeux ne nous trompent-ils pas?
Le monde cherche quelque activité,
le devoir engendre quelques soucis,
la défense est liée avec la vie!
La nature arme tout
contre une force supérieure,
contre la nécessité, contre l'insuffisance;
l'orge pointue défend l'épi,
les ronces empêchent de cueillir la rose;
il y a beaucoup de dents aiguisées
et beaucoup de cornes pointues;
l'écorce, les ailes, l'agilité des jambes,
et tout ce désordre que la nature crée
suit tout de même un ordre.
Au-dessus de ce puissant mélange
une force intelligente règne;
elle ne permet pas que le mal la domine,
elle éteint l'étincelle et frappe le serpent à la tête.
L'époux est le défenseur de sa femme et de son enfant;
le peuple, défenseur de l'Eglise et des familles;
l'honneur est la gloire sacrée du peuple!

Chaque génération porte sa charge,
nouvelles exigences engendrent nouvelles forces.
Les faits développent les esprits,
les nuages serrés donnent des tonnerres,
Le coup fait ressortir l'étincelle de la pierre,
sans ce coup elle resterait ignorée dedans.
La souffrance est le bienfait de la croix;
l'âme trempée de privations
nourrit le corps du feu électrique,
l'espoir unit les âmes au ciel,
comme le rayon unit la rosée avec le soleil.
Qu'est l'homme? et que doit être l'homme?
une petite chose que la terre trompe,
mais il voit que la terre n'est pas pour lui.
Est-ce la réalité qui est plus claire que le rêve?
gagne-t-il un nom glorieux sur elle,
il a une raison de l'habiter,
sans cela de quelle espèce serait-il?
Génération créée pour être glorifiées!
les fées se disputeront de tous les temps,
pour vous tresser les couronnes méritées;
votre exemple dira au chanteur
comment il faut parler avec l'immortalité!
Une effrayante lutte vous incombe,
votre famille vous quitte
et sert le noir démon (1) !
Tombe sur elle la malédiction honteuse!
Qu'est la Bosnie et la moitié d'Albanie?
vos frères de père et de mère :
mettez-vous tous ensemble et vous aurez assez à faire !
Porter la croix vous est une destinée;
l'effrayante lutte avec les vôtres et les étrangers !
La couronne est lourde, mais le fruit est doux;
la résurrection ne vient pas sans la mort.
Je vous vois déjà sous le linceul lumineux,
l'honneur, la nation ressuscités,
et l'autel tourné vers l'est
où le pur encens brûle.
Mourez glorieusement, puisque vous devez mourir !
de l'honneur blessé brûle la poitrine vaillante.
il n'y a pas de maladie dedans.
De l'autel insulté par les infidèles
le ciel tournera vos péchés vers les pardon !

P. PETROVIĆ-NJEGOŠ.

(Adaptation du serbe par D. Vekrović)

(1) Une grande partie des Serbes avaient embrassé la religion musulmane.

Un jour...

Ce matin gris, pluvieux et morne, tu sortis dans la cour boueuse, sillonnée d'ornières creusées par les voitures d'approvisionnement et les caissons d'artillerie qui encombraient la cour et le verger planté de pruniers. Sur le seuil même de la maison, tu restas immobile devant le paysage gris et le ciel incolore qui suintait les embruns et une froide pluie automnale. L'insomnie, l'amertume dans l'âme et dans la bouche te forçaient à sortir de la chambre chaude et agréable qu'embaumaient les fruits secs et le basilic.

Devant la grande porte cochère, une foule de soldats, de paysans et de prisonniers se pressait sur la route étroite. De l'autre côté, les chariots d'approvisionnement lourdement chargés grinçaient, s'enlisaient dans les flaques de boue, cahotaient sur les pierres, éclaboussaient mais avançaient quand même. Dans la pénombre du battant, quelques bassines d'eau-de-vie chauffaient sur un faible feu de souches humides qu'attisaient plusieurs jeunes gars du village tout en se chauffant, déguenillés et transis de froid. C'était le rafraîchissement que ton père, pour la troisième fois depuis l'aube peut-être, préparait aux nouveaux blessés qui, pansés sommairement au poste de secours, passaient sur la route, affamés et trempés par la pluie. A travers le brouhaha de la distribution, les appels, les demandes, quelques jurons perçaient, accompagnés du tintement du gobelet en fer-blanc au moyen duquel ton père puisait et distribuait l'eau-de-vie.

Dans le bruit continu de la pluie qui tombait sans cesse, tu écoutais le tonnerre lointain qui grondait. C'était l'artillerie ennemie qui attaquait. Au fond de la cour, sous un abri de branches mortes, on entendait la sonnerie du téléphone dans lequel un officier pâle et furieux criait quelque chose. Près de lui, le colonel était assis à une table en bois recouverte d'une carte d'état-major mouillée et déchirée. Enveloppé dans sa capote, il baissait son regard terne vers le sol.

Tu voulus traverser la cour pour te rendre à la cuisine où ta mère, aidée par quelques filles du village, préparait le déjeuner pour les officiers descendus chez vous, lorsque la voix dure et cassante du colonel appela ton père. Il lâcha le gobelet et accourut. Le colonel se leva et lui dit quelques mots d'un ton significatif.

Ton frère aîné, malade et estropié, jaune, aux yeux qui t'effrayaient et t'attristaient, était assis dans la chambre près de la fenêtre et te suivait du regard, toussottant. A travers les vitres embuées, tu distinguais ses prunelles bleues.

Quelques moments après, le train des équipages commença à faire les préparatifs du départ. Le cliquetis des harnais, le hennissement

des chevaux, les ordres des officiers qui sortaient de la maison et la voix vieille et quelque peu tremblante de ton père remplirent la cour.

Ton père allait et venait, roulant une cigarette pour cacher l'émotion que trahissait pourtant le tressaillement de sa grosse moustache blanche.

Tu entendis des coups de feu sur le Vençac qui s'élevait dénudé et gris au-dessus du village. Tu te retournas et regardas. Dans la clairière dont son sommet était coupé, les groupes de soldats passaient rapidement.

Sur la route, la cohue atteignait son comble.

Ton père entra dans la maison, suivi de ta mère qu'un garçon venait d'appeler. Tu entendis du seuil ton père lui parler longuement, ému. Peu après, le colonel quitta le téléphone, lui aussi, et vint rejoindre ton père dans la chambre.

Tu ne l'entendis dire que :

— Nous devons partir.

Les comitadjis apparurent à la porte cochère et l'un d'eux courut vers l'officier qui était près du téléphone.

Les soldats et les paysans chargeaient les lourdes caisses et les ballots avec les archives, la caisse du régiment et les cantines d'officiers, en maugréant.

Un comitadji armé de pied en cap, les grenades pendant autour de son ceinturon, criait et montrait du doigt le col Bukulja tandis que les officiers le regardaient abasourdis.

Une explosion sur la route vous fit tous tressaillir. L'officier se jeta sur le téléphone et saisit le récepteur.

Quelqu'un appelait le colonel qui sortit dans la cour nu-tête, les cheveux épars sur son haut front ridé et sombre. L'officier arracha le récepteur et le jeta dans la boue criant furieusement. Un blessé, qu'on portait sur un brancard près de la porte, gémissait.

Tu voulus rester sur le seuil quelques instants encore, mais la voix de ton père t'invita à entrer.

Il faisait sombre dans la chambre, plus sombre que tout à l'heure quand tu l'avais quittée. Au-dessus du lit de tes parents, les armes et les habits de tes aïeux pendaient, rangés soigneusement et avec amour sur le mur sombre. A la lueur faible et tremblotante de la veilleuse, les pistolets d'arçon et les yatagans incrustés d'argent luisaient et jetaient des reflets étranges. Derrière la veilleuse, le visage sévère et primitif du patron familial exprimait spontanément la pureté morale et la force d'âme de la famille. L'odeur des fruits secs qui te rappelait toujours cette chambre qui a vu ton enfance et ta première jeunesse t'étouffait alors et pesait sur ton cœur, étrange et lourde. Ton frère, appuyé sur sa béquille, contemplait d'un œil morne et sans expression les livres qui gisaient éparpillés sur le plancher. Ton père se tenait debout au milieu de la chambre, te cachant son regard et

luttant contre l'émotion. Ta mère, ratatinée comme toujours, les mains croisées, te regardait de ses yeux humides.

Tu te rendis compte, tu vis leur douleur, qui tombait sur ton cœur aussi, dure et aiguë. Ils voulurent, ils allaient te dire le pénible, l'impossible. Mais tu le savais, et pour te montrer le plus froid et le plus calme, bien qu'étant loin de là, pour les alléger, tu balbutias le premier :

— Je dois partir aussi.

Un coup de revolver dans la cour vous interrompit. Tu accourus à la fenêtre et regardas. Quelques comitadjis brisaient le portail pour permettre au train des équipages de gagner la route au plus tôt. Les officiers montaient en selle. Le colonel se tenait là, le revolver à la main, et criait d'une voix enrouée.

Et sans savoir pourquoi :

— Oui, je dois partir aussi, répétras-tu.

Ton frère leva les yeux. Sans même le regarder, tu savais ce qu'il voulait. Ta mère te regardait d'une façon que tu ne pourras oublier jamais. Ton père, confus, vous tournait le dos et essayait de rouler une cigarette de ses doigts jaunes et maigres. Mais la cigarette tremblait étrangement.

Le colonel frappa sur la vitre. Instinctivement, tu sus ce que signifiait ce signe, signe qui ne regardait que toi. Tu sus aussi combien il t'était cruel à toi et à eux, ton frère et les vieux. Aussi, pour faire cesser cet instant pénible, le plus pénible de ta vie peut-être tu t'approchas du tiroir qui renfermait tes papiers. Tu l'ouvris et tu te mis à les feuilleter rapidement. Tu sentais leur regard posé sur toi, sur ton dos et glisser lentement sur les cheveux et sur la partie du visage qui était tournée de leur côté. Peut-être étais-tu pâle. Mais tu ne le savais pas.

Tu pris quelques papiers, tu ne sais pas seulement lesquels et tu les donnas au père, en tremblant :

— Tu les enfouiras avec les bijoux de maman... Et maintenant, maintenant je peux partir.

Ta mère sanglotait dans un coin tout bas...

Tu désiras disparaître à ce moment, te séparer d'eux instantanément ; peut-être la douleur, la tienne et la leur, serait moindre. Mais on ne peut partir ainsi.

Tu baisas longuement les vieilles mains gercées de ta mère, ton père t'embrassa en te disant quelque chose. Les vagues yeux bleus de ton frère s'enfonçaient dans les tiens. Tu lui tendis la main. La béquille tomba sur le plancher avec fracas.

Tu sortis, fléchissant sur le seuil de la maison et tu t'arrêtas pour jeter un regard encore dans la chambre. Tu aperçus de nouveau le miroitement des poignées en argent des pistolets et celles serties de pierres précieuses des poignards et des yatagans. Mais qu'il était étrange ce miroitement.

Ton frère t'appela d'une voix enrouée :
— Bâto, bâto !

Tu voulus revenir sur tes pas et tu n'osas pas. Quelques moments ou bien quelques heures plus tard, surchargé de paquets et de baluchons, tu partis à travers la foule qui se poussait sur la route. Tête baissée, t'appuyant sur une canne, t'embourbant par endroits à droite et à gauche de la route encombrée, fouetté par la pluie, tu laissas le village derrière toi.

Tu écoutais l'artillerie gronder derrière Venčac, tu entendais autour de toi les cris et les jurements, le clapotement de la froide pluie d'automne et le sifflement du vent à travers les champs déserts et nus. Tu avais dans l'âme la sensation âpre et amère que l'on a avant de pleurer longuement, convulsivement.

Une seule fois tu te retournas vers le village qui restait derrière les derniers contreforts du Venčac, mais au-dessus de la vallée où il était, un brouillard incolore et morne s'étendait et cachait tout en lui.

Tu t'éloignas hâtivement, comme fuyant quelque chose, sentant les froides gouttes de pluie te glisser des cheveux dans le dos, arrangeant et soutenant sans cesse les paquets et les baluchons que chaque pas rendait plus insupportables et plus lourds.

Grenoble.

Nicola TRAJKOVIĆ.

En sentinelle aux avant-postes

Pour la sécurité de tous mes camarades,
Je veille, cette nuit, sentinelle attentive.
Indifférent au froid, dans l'ombre, je regarde
La lune qui blémit et brille dans les cieux.
Camarades, dormez ! Qu'un tranquille sommeil
Redonne à votre corps la force et l'énergie,
Car à l'aube prochaine, à cette même place,
Le tonnerre effrayant des combats fera rage.
Demain, hélas ! ces champs, baignés de rayons pâles,
Peut-être seront-ils rougis de notre sang...

Dormez, mes camarades,
Je suis en sentinelle !

Et toi, douce compagne, ô Lune ! Lune claire
Qui brilles tout là-haut, comme un flambeau d'argent,
Parle-moi du village où sont restés les miens.
Ce qu'ils sont devenus, saurais-tu me le dire ?
Sans repos ni sommeil, ma vieille mère pleure,
Pleure et gémit sans cesse, esseulée en la nuit,

Ma femme, qui m'attend, frémit et se lamente
Et dit en soupirant : Le reverrai-je un jour ?
Peut-être que mon fils, jeune enfant au berceau,
Dans un rêve, parfois, ouvre ses petits bras,

En appelant son père,
Son père en sentinelle !

Les yeux scrutant la nuit et l'oreille aux aguets,
Dédaigneux du danger, je suis prêt à bondir
Comme un lion blessé sur l'ennemi rampant...
Mais voici qu'à présent mes compagnons reposent
Dans le calme sommeil des vaillants et des braves.
Demain ils dormiront peut-être, étendus morts,
Quelque part, oubliés sur la plaine déserte !...
Peut-être périrai-je aussi dans la bataille...
Cela, c'est le secret que garde l'Éternel !...

Dormez, mes camarades,
Je suis en sentinelle !

X...

(Adaptation du serbe par M. Pinasseau et M. Kangrga.)

CHANT DANS LA NUIT

Dans la nuit gémit une voix étrange
Comme la plainte d'un pays opprimé,
Et l'air entier tremble de douleur
Et se lamente tristement autour de moi
A une heure attardée et vide de la nuit.

L'âme tremble toute, le cœur bat,
Les sons résonnent, pareils à un chant funèbre,
Ils éclatent en sanglots désespérés,
Au milieu du morne silence de la nuit morte
L'âme et le cœur se crispent de douleur.

Et le chant vole et suffoque, à peine
Il cesse, fatigué, qu'il recommence
Ses doux sons monotones et larges,
Débordants de douleurs et de souffrances,
« Morava, mon fleuve », sanglote la voix.

(Adaptation de Franz Hellens.)

B. PRODANOVIĆ.

L'AME ESPÈRE.

Dans le désespoir immense et sans fin,
Noir de douleur, qu'ardemment
Il désirait percer,
Mon doute est triste et tout blanc
Dans le désespoir immense et sans fin.

Tout blanc, sans les vives couleurs d'autrefois,
Il est sans visage et sans mouvement,
Eclairé de la blancheur d'une âme
Triste et pauvre comme une fée maudite,
Tout blanc, sans les vives couleurs d'autrefois.

Entre les sombres motifs du désespoir
Et les pâleurs du doute, l'âme fatiguée
Guidée par les désirs et les songes rayonnants
S'abandonnait tout entière, triste et morne,
Aux lignes argentées des rêves d'espoirs.

(Adaptation de Franz Hellens.)

B. PRODANOVIĆ.

VIII. — Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.

Vladislav Petković-Dis.

Les paroles pour les nécrologues se sont ternies, les larmes pour les amis morts ont tari. Les témoignages de condoléances à l'occasion de la mort sont devenus tellement surabondants, qu'ils profanent la douleur. Et la vie est à meilleur marché maintenant que, chez nous chaque perte familiale est devenue une perte nationale.

Pauvre Dis ! Il portait en lui une grande âme qui ne se révélait qu'à ceux qui savaient la comprendre. Il était doué d'un beau talent, dont la manifestation fut entravée par sa lutte contre le destin et la banalité. Il recélait un mal caché que, de même que son avenir, il prenait à la légère. Il était poète dans chacun de ses vers mélancoliques, dans chacun de ses pas nonchalants. Les gens circonspects l'approchaient avec méfiance, presque uniquement pour le plaindre magnanimement. Les individus à demi civilisés et pratiques n'ont

point senti la beauté de sa musique. Lui ne les recherchait même pas. Il était aimé de tous ceux qui le connaissaient, et estimé de tous ceux qui l'avaient lu régulièrement.

Les chansons de Dis sont lyriques, intimes et directes. Elles reflètent son âme agitée, qui avait la sentimentalité de la race slave, et la vibration de l'homme serbe moderne. Dis a été, par son tempérament, l'expression d'une époque nerveuse et de transition, d'une génération qui a porté sur ses épaules l'enfance de la patrie agrandie et prospère et passé dans l'exil ses meilleures années, qui a vécu à la grande époque où tout un siècle tient dans une année. Son talent, qui est toujours demeuré original, fut l'écho de sa vie et de ses conceptions de poète. Dans la douceur de ses chansons, il n'y a aucune sensiblerie. Il fut modéré dans le pessimisme et distingué dans la douleur. Certaine nébulosité et, à première vue, une certaine inintelligibilité ne furent que ses pensées étouffées par des cris ou ses idées poétiques vêtues d'une robe un peu usée. Ni la critique, ni la littérature, ni la mode ne le détournèrent de la voie que lui traçait son tempérament ni de son chant, qui furent personnels jusqu'à l'originalité. Ce furent uniquement les grands événements historiques de sa patrie qui firent qu'après le recueil de ses chansons : « Utopljene Duše » (Les âmes noyées), il fit paraître un recueil de chansons patriotiques sous le titre : « Mi čekamo cara » (Nous attendons l'Empereur). Ces deux recueils marquent deux espèces de sa poésie lyrique ; ils se superposent complètement l'un à l'autre par les idées, par le ton et par la sérénité. Le troisième cycle de ses chansons fut écrit en exil. Il offre le caractère de l'intimité, de la mélancolie, de la tendresse paternelle (Dis y exprime son désir de revoir ses enfants). C'est la douleur commune à l'homme exprimée avec une intense sincérité. Ces chansons abondent en sentiments simples et sont écrites dans un rythme entrecoupé, comme si elles se proposaient de donner cours à la douleur plutôt que d'augmenter ce nouveau recueil.

Les « Ames noyées » contiennent toute la poésie de Dis jusqu'à sa trentième année. Un vers de *Nirvâna* montre le ton général de ce recueil :

Hier soir, je fus visité par les morts,
Les nouveaux cimetières et les anciens siècles,
Qui s'approchèrent de moi comme de la victime,
Comme le provisoire des choses de la couleur.

Ce furent les nuages morts,
Le temps mort avec l'histoire du jour ;
Ce furent les rayons trépassés,
Tout l'univers embrasé par la nirvâna.

Dans le recueil : « Nous attendons l'Empereur », on reconnaît, à travers les vers fluides, les accents de la foi et de l'espoir. Ce ne sont

pas des vers à rhétorique, calqués sur des modèles, écrits suivant les recettes de la poésie patriotique de circonstance. Dans ces vers, Dis célèbre la force de la nation et les exploits des héros anonymes. Il termine une de ces chansons en disant qu'il a toujours vu dans les rangs des combattants les mêmes gens : les paysans. Après la retraite à travers l'Albanie, il publia dans les *Srpske Novine* sa première chanson de l'exil, qui commence par ces mots : « Minuit est dans mon cœur; dans ses ténèbres brille ma pensée pour toi, ô mon jeune pays, mon bonheur, — astre et esclave! »

Dans la *Nova Iskra* on remarqua, déjà en 1910, les chansons de Dis. Depuis, elles parurent régulièrement dans le *Delo*, la *Zvezda* de Nušić, le *Savremenik* et dans d'autres revues et journaux littéraires. Dis fut l'un des fondateurs de la *Kniževna Nedelja*, qui promettait un nouveau mouvement et un nouveau cercle littéraires, mais qui s'éteignit comme tant d'autres essais de la jeunesse, des esprits agités et libres. Le ton fondamental de ces chansons est toujours resté le même. Les aspirations communes à tous les gens de cœur chez les Serbes, au cours du dernier quart de siècle, se retrouvent dans ces chansons. C'est parce que Dis marchait, quoique en chancelant, devant les myopes et arriérés, devant les nombreux individus médiocres qui cachaient leur absence de culture et la pauvreté de leur âme derrière leur situation sociale.

En quittant la France, où il s'était rendu sans joie, la santé gravement compromise, Dis se hâta vers le soleil de Corfou, vers la verdure et le calme au milieu desquels il espérait trouver le repos et le réconfort. Il portait en lui le souci amer pour sa famille et l'espoir, bien faible à cause de sa santé ruinée, du retour, un jour, dans sa Patrie. Ses pérégrinations à la recherche du repos commencent dès sa prime jeunesse, et la lutte pour la satisfaction des besoins les plus indispensables fut jusqu'au dernier moment son sort. Le destin lui a rendu ce service douloureux : il l'a sauvé de la longue maladie et du long martyre de l'âme qui l'attendaient après trente-cinq années de vie. Les flots de la mer embrassèrent Dis le 17 mai de cette année, pour qu'il trouvât dans leur sein le repos éternel. Sa mort n'a pas de tombeau marqué, mais son tombeau est grand comme l'était son âme. Et toujours lorsque l'étendue immense de la mer s'agite, ton souvenir, dans sa beauté et son angoisse, me hante, ô mon pauvre Dis.

Corfou.

VI. STANIMIROVIĆ.

IX. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

L'Orphelinat serbe à Nice.

Fondation serbo-américaine.

Dans le carnage universel qui désole et épouvante l'humanité, la Serbie a payé le plus douloureux tribut. Durant cinq ans d'âpre combat, plein de péripéties et d'héroïsme, le peuple serbe a tout perdu pour sauver l'honneur et le prestige militaire. Les uns ont admiré son esprit de sacrifice et d'abnégation, d'autres se sont apitoyés sur son triste sort.

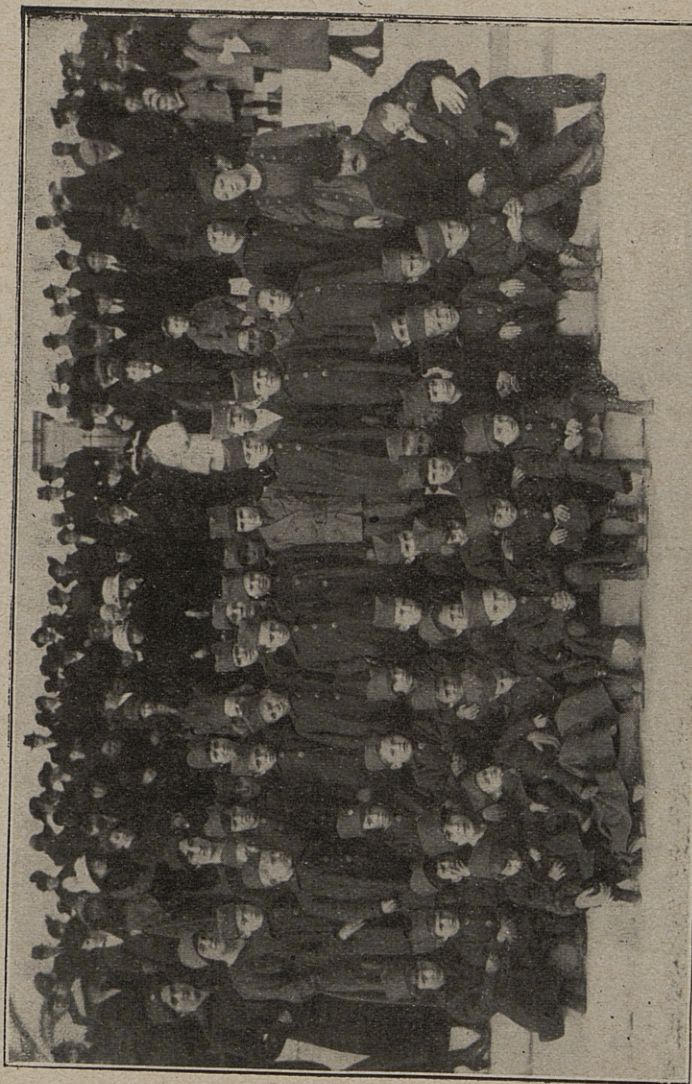
Parmi ces derniers, nous trouvons le grand philanthrope américain, M. Jan Frotinghem. Au mois d'août 1914, il envoya en Serbie une mission médicale composée d'un directeur, de quatre médecins et de neuf infirmières. Richement pourvue et admirablement organisée, la mission passa une année à Uskub et rendit des services inestimables à nos blessés et malades. De retour au régiment, nos soldats ne trouvaient pas assez de mots pour louer le noble effort des médecins américains. Cela m'engagea à aller voir l'hôpital. La visite terminée, je me permis de demander au médecin en chef le motif qui déterminait le riche Américain à envoyer en Serbie une mission. Avec un sourire nonchalant, la pipe à la bouche, il me raconta ceci : « Au moment de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, M. Jan Frotinghem se trouvait à Vienne. Dans un salon, quelqu'un dit que cet acte diplomatique pouvait avoir des conséquences graves pour la paix de l'Europe. Un général autrichien insulta en termes orduriers la Serbie : « pays des assassins ». M. Frotinghem, indigné, quitta la maison. Depuis cet incident, il n'a cessé de vouer le plus grand intérêt à votre héroïque pays, que nous admirons de plus en plus. »

Après le retour en Amérique de la mission médicale, M. Frotinghem décida de créer une fondation en Serbie pour les orphelins de la guerre. Dans ce but, il chargea Mme Dara Gruić, qui lui avait suggéré l'utilité d'une telle institution, de recueillir les enfants. Le désir du bienfaiteur américain a été de fonder l'orphelinat avec 250 lits et de remettre ensuite le soin de sa direction à l'État serbe. Le matériel d'installation, trois wagons de nourriture furent expédiés d'Amérique. Le tout arriva la veille de l'attentat germano-bulgare. En toute hâte, Mme Gruić ramassa soixante-quinze enfants, la plupart abandonnés le long des routes et sur la voie du chemin de fer. On ramena ces petits malheureux à Uskub pour les laisser, trois semaines après, à la merci du sort, aux mains de l'envahisseur.

Une fois en exil, Mme Gruić fit un nouveau recrutement de petits martyrs que les soldats et les réfugiés civils avaient sauvé dans la retraite tragique. A Gevgjeli, à Dojran, à Florina, à Vodéna, on trouva une cinquantaine d'enfants qu'on abrita pendant trois mois sous une tente à Salonique. C'est là que j'eus l'occasion de prodiguer mes soins médicaux à ces petits, dont la misère faisait frémir et me fit sentir tout le poids de la récente catastrophe. La princesse Demidoff, femme de l'ambassadeur russe à Athènes, par son zèle humanitaire auquel on ne saurait trop rendre hommage, a soulagé les souffrances de nos réfugiés et de nos orphelins.

Mais voilà que les avions ennemis commencent à survoler Salonique. Une bombe tombe dans le camp des petits réfugiés; trois enfants sont enfouis qu'on retire rapidement des décombres sains et saufs.

Quelque temps après, l'Orphelinat fut transféré à Phalère. Ici on



Les enfants de l'Orphelinat serbe à Nice.

commence à organiser l'institution et à s'occuper de l'éducation des enfants. Pendant une année, les petits ont profité du bon climat et, grâce à lui, ceux qui étaient menacés d'une mort prochaine ont recouvré la santé. Et l'Orphelinat serait encore à Phalère si la situation politique de la Grèce ne s'était aggravée. Le jour où les matelots français furent lâchement massacrés par les agents salariés du roi Constantin, les autorités françaises et serbes conseillèrent à Mme Gruic de quitter le pays. Le bateau-hôpital

Devona fut gracieusement mis à la disposition de l'Orphelinat. On se rendit à Salonique et de là à Toulon. Le périlleux voyage dura dix jours. Nos alliés français ont tout fait pour le rendre agréable. « Du plus modeste marin au capitaine, tous manifestèrent la joie d'être utiles à mes petits », dit la directrice. A Toulon, un accueil enthousiaste nous fut fait. Après un séjour d'une semaine, les petits Serbes quittèrent le grand port maritime pour venir se fixer à Nice.

C'est à Cimiez, à l'hôtel Alhambra, que l'Orphelinat est installé. Il héberge 66 enfants, dont 36 garçons et 30 fillettes. L'ainé a 14 ans et le cadet 9 mois. Le personnel se compose d'une directrice, Mme Gruic, une secrétaire anglaise, deux maîtresses d'école serbes, une institutrice française et une anglaise, une maîtresse de couture, une infirmière américaine et un professeur de gymnastique. Le sympathique médecin de Belgrade, M. Godjevac, a mis gracieusement ses soins au service de nos petits compatriotes. Une chapelle est improvisée dans l'hôtel; le dimanche et les jours fériés, un pope dit la messe.

A la Pentecôte, je suis allé voir les petits. Ils étaient encore à table. L'aimable directrice voulait, à tout prix, me faire entrer dans le réfectoire. Tableau émouvant : entre chaque enfant était assis un invalide serbe. Ces pauvres martyrs, depuis deux semaines délivrés de l'Autriche, venaient rendre visite à leurs petits compagnons de malheur. On ne peut pas se figurer l'émotion qu'on éprouve de voir, en exil, réunis les orphelins et les mutilés de la guerre, et d'entendre leurs conversations...

Ljubisa, un petit brun aux yeux tendres, refuse de manger. On lui en demande la raison. « C'est à cause de moi, dit-il, que Vida a été punie et qu'elle n'est pas avec nous pour la fête. » Il avait dénoncé, la veille, sa petite camarade qui, pour ne pas apprendre sa leçon d'anglais, avait caché son livre en soutenant à sa maîtresse qu'elle l'avait perdu. Sur les pleurs du petit garçon et sur l'insistance des invalides, la petite menteuse fut pardonnée.

La petite Milica, âgée de 8 ans, assise sur les genoux d'un soldat au bras droit amputé, raconte comment les Bulgares avaient égorgé sa mère parce qu'elle jeta dans la rue la médaille militaire que son père reçut du roi Cobourg lors du siège d'Andrinople. Un frisson de vengeance parcourut les sublimes défenseurs de l'honneur...

« Ce matin, à la promenade, j'ai vu une maison détruite par les *Schwabe* », disait une fillette anémique, au petit nez retroussé. C'était un bâtiment à moitié construit, et la pauvre enfant, dont les yeux candides sont encore remplis d'épouvante, voit partout la sinistre besogne de l'ennemi.

Un petit belliqueux demande à un invalide de lui acheter un fusil : « Je vais tuer les Bulgares qui m'ont pris ma jolie chèvre avec laquelle je m'amusais beaucoup. »

On se lève de table pour aller au jardin. Un soldat donne le bras à un de ses camarades, aveugle. « C'est dommage, Mirko, que tu ne puisses pas voir nos petits compatriotes. » — « Ecoute, mon ami, lui répond l'aveugle, le mal a son bien; j'entends leurs douces voix et je ne vois pas que je suis en exil. » Ces paroles m'ont fait quitter la maison précipitamment.

En traversant le jardin, près du portail, j'aperçus deux garçonnetts qui jouaient. Ils s'élançèrent vers moi pour me toucher la main. Je leur dis :

« Vous êtes bien, dans ce beau parc? » L'un d'eux, me fixant de ses yeux mélancoliques, me répond : « J'aime bien ce jardin, mais je préfère mon village. Chaque jour, j'allais au poulailler remplir d'œufs mon bonnet. Quand je retournerai à la maison, je prendrai plusieurs bonnets, car il y a beaucoup d'œufs maintenant à ramasser; quel bonheur!... »

Oui, quel bonheur que vous soyez petits et que vous ne sachiez pas encore souffrir...

Nice.

D^r R. M.

X. — Pour la Patrie.

Darinka Djordjević.

Un deuil nouveau vient de frapper notre jeunesse universitaire.

Le 2 juin, un nombreux cortège accompagna au cimetière de Saint-Claude la jeune Darinka Djordjević, qui était venue à Besançon au printemps dernier, pour y suivre les cours du P. C. N.

La pauvre jeune fille, incomplètement rétablie des terribles suites du navrant exode par l'Albanie, fut atteinte d'un mal cruel qui vient de l'enlever.

Fille de Vélimir Djordjević, secrétaire de mairie, elle est née le 21 janvier 1898 à Konatice, village du département de Belgrade, célèbre par la sanglante bataille qui décida de la reprise de Belgrade. Son père est tombé au champ d'honneur, combattant l'envahisseur de sa patrie. C'était une de nos meilleures étudiantes, possédant une individualité très marquée, — une nature tendre, idéaliste, rêveuse. Les soucis que lui causait le sort des siens restés en Serbie aggravèrent sa maladie.



Ses obsèques furent l'occasion d'une touchante manifestation en faveur de notre peuple. Il y eut abondance de couronnes et de gerbes de fleurs offertes par l'Université, par la Faculté des sciences,

par le Comité de Patronage des étudiants étrangers, par le Vestiaire de la Jeune Fille française et par de nombreuses personnes auxquelles la défunte avait su inspirer une sincère sympathie.

Plusieurs discours ont été prononcés au cimetière : par M. le recteur de l'Université, par M. le président du Comité de Patronage et M. le recteur de l'Université de Belgrade, qui, en tournée d'inspection des étudiants serbes, se trouvait à Besançon et prit à son tour la parole

pour témoigner à la France la reconnaissance émue de ses compatriotes.

Nous reproduisons ci-dessous les discours de M. le Recteur et de M. le Président du Comité de Patronage, dont les paroles émouvantes ont profondément touché toute l'assistance.

Discours de M. Padé, recteur de l'Université :

Cette tombe ne se fermera pas sans que, par ma voix, l'Université de Besançon n'ait exhalé sa plainte douloureuse sur la mort de cette enfant. Que la terre de France, en laquelle, chaque jour, trouvent le repos tant de cœurs jeunes et vaillants qui, après avoir pleinement accompli leur austère devoir, ont prématurément cessé de battre, reçoive en son sein généreux celle qui, aux jours tragiques, était venue lui demander asile, et qu'elle l'entoure comme le ferait la douce terre natale elle-même.

Jours tragiques, que ceux où l'héroïque peuple serbe, accablé par le nombre, devait abandonner le sol de la Patrie, fuir devant la multitude d'agresseurs impitoyablement acharnés à son extermination, et parcourir dans une course éperdue ces routes d'Albanie où s'est déroulé l'acte le plus sombre du drame que nous vivons. Alors, la pauvre enfant, que la tendre chaleur du nid familial aurait encore dû protéger, perdue dans le lamentable troupeau d'enfants, de femmes, de vieillards, de soldats épuisés et sans armes que chassait devant lui l'envahisseur, a enduré d'innombrables souffrances :

Elle a meurtri ses pieds aux âpres rocaillies des durs sentiers de la montagne, elle a subi la cruelle morsure du froid, elle a connu les angoisses de la faim, malade en son corps, brisée en son âme, jusqu'au jour où, enfin recueillie et accueillie par des cœurs qui avaient compati à cette affreuse torture de tout un peuple, elle a pu croire à la fin de ses misères et laissé reflorir en son cœur la divine fleur de l'espérance.

Mais la limite de ses forces avait été dépassée; sa frêle nature ne pouvait effacer les traces profondes laissées en elle par tous ces maux accumulés; nous avons vu ses doux et tristes yeux où semblait s'être conservé l'épouvantement des visions effroyables qui les avaient blessés; et la mort vient de la prendre au printemps de l'année, alors que tout rameau se gonfle de sève et que toute fleur s'épanouit, alors que toute jeunesse sent se renouveler en elle ses énergies d'espérance, de bonheur et de vie.

Quel mystère que celui de cette destinée. Et avec quelle violence se pose une fois encore à notre esprit, devant cette fosse ouverte, l'éternel problème de la souffrance et de la mort. Pourquoi l'innocente enfant a-t-elle souffert? Pourquoi a-t-elle reçu une vie qui devait être si douloureuse et si brève? Et notre raison proteste, notre cœur s'émeut et, devant tant d'injustice et tant de cruauté, un cri de révolte est prêt à s'échapper de nos lèvres. Mais non, retenons ce blasphème, reconnaissons que notre raison n'est point la raison de notre Auteur, que ses actes ne se pèsent pas à la même balance que les nôtres et que, suivant l'image puissante de saint Paul, il n'appartient pas au vase d'argile de demander compte au potier de la forme qu'il a reçue de lui.

Et tout en nous proteste également contre la vanité totale de notre

existence. Non, Darinka tout entière n'est point en ce cercueil ; il ne renferme d'elle que la partie matérielle qui, bientôt, va se disséminer dans le domaine immense, immuable en ses éléments, mais changeant en sa forme, de la nature physique. Ce qui constituait l'être sensible, intelligent et bienveillant, la pensée de ce cerveau, la flamme aimante de ce cœur, l'âme, en un mot, qui animait cette matière n'est plus ici : elle s'est unie à cette entité mystérieuse dont l'univers entier et notre conscience la plus intime proclament l'existence et que nous appelons Dieu.

Frères et sœurs serbes, amis réunis autour de cette tombe, cessez donc vos pleurs, ou ne les versez que sur votre propre douleur. Darinka, la vraie Darinka, n'est plus l'être dont, hier encore, la souffrance vous émouvait ; délivrée de ses maux, affranchie de nos misères, elle a maintenant sa part des plus pures félicités ; elle a l'esprit qui saisit tout ; il n'est plus pour elle de « pourquoi » ; elle a réalisé le rêve glorieux de Socrate : *Elle sait*. Pour elle, le voile de l'avenir s'est déchiré et, sans doute, lui est-il permis de contempler dès maintenant, en son exacte réalité, ce qui n'est encore pour nous qu'un rêve imprécis et fuyant : le spectacle de sa chère Patrie reconstituée, du foyer retrouvé où se pressent, unis à elle par la pensée, ceux qu'elle a tendrement aimés, du règne enfin venu sur notre terre de la Justice et de la Fraternité entre les hommes.

**Discours de M. Nicklès, président du Comité de Patronage
des Etudiants étrangers.**

La jeune Darinka Djordjević, que nous accompagnons à ce lieu de repos, est l'enfant d'une race de héros. Cinq siècles de domination, d'oppression turque n'ont su les dompter. La tyrannie du conquérant n'a pas réussi à atténuer le fier sentiment de leur nationalité. Il fut un temps où leur indomptable énergie et leur valeur morale leur permirent de reconquérir de haute lutte leur indépendance. Mais cette résurrection portait ombrage à de puissants voisins. Ce fut la cause qui déclencha le cataclysme actuel, honte, non pas de l'humanité, mais d'une race de proie à laquelle s'est jointe une race de félons. Vaillante, farouche, combattant pour ses foyers et pour son indépendance, la petite nation serbe tout entière s'est levée. Ses agresseurs se sont heurtés à leurs baïonnettes et à leurs poitrines et ont subi de sanglantes défaites. Mais il vint un jour où, écrasés par des forces formidables, ce petit peuple de héros dut se soustraire par la fuite à l'odieuse brutalité d'un vainqueur barbare qui n'avait qu'un but, l'anéantissement complet des Serbes.

Alors se produisit un événement qui comptera parmi les plus douloureux et les plus pathétiques de la grande guerre. Ce fut l'exode à travers l'Albanie. Stimulés par l'exemple de leur roi Pierre, admirable de grandeur, d'endurance et de courage, les malheureux Serbes subirent pendant ces horribles semaines des souffrances surhumaines. Ils sont nombreux ceux que terrassèrent, dans ces abruptes et arides montagnes, le froid, la faim, les privations de toute nature, sans compter les balles des Albanais farouches. D'un bout à l'autre, notre petite Darinka prit part à cette fuite si dramatique. Son organisme n'a pu résister à tant de rigueurs. Après Corfou, une fièvre typhoïde mit ses jours en danger. Comme ses camarades, elle avait conscience de l'importante mission qui l'attendait dans

son cher pays une fois reconquis. Car le corps médical serbe avait payé un tribut formidable à la mort : la guerre et le typhus l'avaient décimé. Affaiblie par le travail acharné auquel elle se livrait, la jeune Darinka n'a pu résister à l'attaque d'un mal subit dont elle fut prise ces jours derniers. La science et le dévouement de sa sœur aînée, accourue de Genève à son chevet, et celui de ses amies n'ont pu triompher du mal cruel qui l'a enlevée.

Pauvre Darinka, chère enfant, tu n'auras pas eu le grand bonheur de revoir ta mère et tes jeunes frères et sœurs, aujourd'hui encore captifs au pays serbe, tu ne partageras pas avec tes camarades la joie immense du retour dans ton pays reconquis et libre. Tu n'auras pas la consolation de dormir ton dernier sommeil au milieu des héros de ta race. Mais la terre dans laquelle tu vas reposer ne sera jamais pour toi une terre étrangère. Ton âme est allée rejoindre celle de tant de héros moissonnés dans leur belle jeunesse. Avec eux, tu te trouveras plus près que nous du Tout-Puissant pour lui demander, avec notre délivrance, le triomphe du droit sur la barbarie.

Darinka Djordjević, au revoir.

R.

CARNET DU MOIS

DE L'OFFICE SCOLAIRE SERBE

Aux chefs des groupes d'élèves serbes.

Le 4 juillet, les Etats-Unis de l'Amérique du Nord célèbrent le jour de leur Indépendance. Cette année, la République française fêtera elle aussi cette date historique, et cette fête n'est point une vaine parade. C'est un éclatant symbole et une grande leçon.

Sur l'initiative de l'honorable M. Steeg, ministre de l'Instruction publique, toute la jeunesse scolaire en France aura l'occasion, ce jour-là, d'entendre parler des grands événements qui ont créé la liberté américaine et des grands hommes qui ont combattu pour les idéals communs de l'humanité.

Nos élèves entendront avec leurs camarades français l'histoire des origines et des progrès des Etats-Unis, puisque, dans notre tragédie nationale, ils ont eu le bonheur de pouvoir continuer leurs études sous les auspices de la France, pour préparer à leur patrie un avenir meilleur. Mais ils doivent apprendre, ce jour-là, quelque chose de plus.

La grande nation française, qui avait combattu elle aussi pour la liberté américaine, et qui, par son passé, sa civilisation et son rôle actuel, marche à la tête des nations, trouve néanmoins dans la fête du 4 juillet une leçon pour la jeunesse, de même qu'elle avait trouvé un exemple à lui montrer dans l'histoire de notre peuple, lorsque, en 1915, sur l'initiative de M. Sarraut, on célébra la *Journée serbe* dans toutes les écoles françaises.

Je voudrais que nos élèves saisissent cette grande vertu du peuple français qui consiste à reconnaître hautement les mérites des autres et à vouloir s'en inspirer pour se perfectionner, malgré sa propre valeur et sa gloire qui rayonne sur l'humanité tout entière. C'est pourquoi je vous recommande d'expliquer en ce sens à vos élèves la signification de cette fête dans les écoles françaises.

Directeur, S. UROSEVIĆ.

Fêtes, conférences, associations.

Vidov-dan à Bordeaux.

Une belle manifestation d'art et de patriotisme, peut-être une des plus émouvantes de la guerre, a eu lieu dans la vaste salle Franklin. Les Serbes résidant à Bordeaux célébraient la Fête nationale de la Serbie. Cette touchante cérémonie avait attiré une foule nombreuse. Public éminemment sympathique qui s'associait de tout cœur aux deuils et aux espérances des exilés d'une patrie souillée encore par la présence d'un brutal et impitoyable envahisseur. M. le général Quignandon, commandant en chef la 18^e région; le préfet; le maire de la ville; M. le colonel Stojanović, chef de section des poudres au ministère serbe de la Guerre; le consul de Serbie; M. Goyette, consul de Roumanie; M. Grange, consul de Belgique; les membres du Comité aux Secours des Serbes, ont honoré de leur présence cette grandiose manifestation.

L'hymne national serbe, patriotiquement interprété par des étudiants serbes, a ouvert pieusement la séance.

Puis, un drame en un acte, *Le petit Serbe* (Oj, Sloveni!) d'Odavić, adapté à la scène française par M. Louis André, a obtenu un très flatteur succès. Ce drame, dont l'action se passe à Belgrade vers la fin de 1914, tout vibrant de haine et de colère contre l'Autrichien, plat valet de l'Allemagne, plein de morgue pour le serbe vaincu par le nombre, a été remarquablement mis en valeur par Mlle Denise Denours, célèbre artiste du Théâtre-Français. Mlle H. Denots a su émouvoir l'assistance dans le rôle du jeune serbe Slobodan, futur vengeur des martyrs morts. Les autres rôles ont été aussi fort bien interprétés. Ce drame et les acteurs furent chaleureusement applaudis.

Un intermède des mieux composés a permis d'apprécier un joli talent de violoniste chez M. D. Petrović, et la voix charmante de Mlle Jane Forcade dans plusieurs mélodies.

M. Spasoj Vesnić, après avoir dit en serbe une poésie patriotique (*Otadžbino, gde si, de Šantić*) dont M. Bachelet, le distingué professeur de déclamation au Conservatoire, a donné une traduction très écoutée, a adressé à l'assemblée un discours plein d'une touchante sincérité d'émotion. Ce texte était d'une correction parfaite, et les sentiments exprimés ont trouvé un écho dans tous les cœurs.

Après une quête faite au profit des réfugiés serbes, les membres du Théâtre-Français ont excellemment joué *l'Étincelle*, de Pailleuron, de l'Académie française; puis les étudiants serbes se sont fait applaudir dans une quintette et dans les chœurs évoquant les chers souvenirs de leur pays.

Cette fête émouvante où se sont trouvées, intimement mêlées, l'âme de la France, modèle et idéal des nations, et l'âme héroïque de la Serbie vaillante, a montré, une fois encore, l'amitié solide et profonde qui unit les deux peuples.

O. B.

L'éminent secrétaire de « l'Effort de la France et de ses alliés », M. Paul Labbé, vient de consacrer encore deux conférences à la Serbie et aux Serbes. C'est d'abord à Aubervilliers qu'il s'est adressé à un auditoire composé de plus de 600 écoliers, auxquels il a exposé les mœurs du paysan serbe, son passé, son patriotisme et ses espérances.

M. Labbé a choisi pour sa seconde conférence un autre milieu. C'est au Lycée, dirigé par la duchesse d'Uzès, qu'il a parlé, le 23 mai, de ses souvenirs de Serbie et qu'il a souligné les qualités morales et le rôle joué par les Serbes dans la défense de la chrétienté.

Le brillant conférencier, que les Serbes sont fiers de pouvoir compter parmi leurs amis les plus précieux, a obtenu aux deux conférences un très vif succès.

N.

Manifestation Franco-Polonaise Tchèque et Serbe.

L'élite intellectuelle du public parisien a répondu à l'appel du Soc, en venant en grand nombre à la manifestation franco-polonaise, tchèque et serbe qu'avait organisé ce groupe d'études à la salle de la Société de Géographie, sous la présidence de M. René Doumic, assisté de M. Ed. Perrier. Une œuvre nouvelle de M. Guy-Félix

Fontenaille, les *Trois Chevaliers*, a été brillamment interprétée, pour la première fois, par Mlles Madeleine Roch et Le Quéré, et par MM. Joubé, Paul Mounet et Leitner, sociétaires de la Comédie-Française; ce tableau symbolique, en vers classiques d'une puissante beauté, et qui met en présence l'histoire des peuples français et serbe, a enthousiasmé l'auditoire et provoqué une véritable ovation. M. René Doumic et l'orateur polonais Lipkowski, le président de la colonie tchèque de France, M. F. Kupka, et M. Kumanudi, professeurs des Universités de Belgrade et de Paris, qui représentaient leurs peuples respectifs, ont prononcé de brillantes allocutions. M. Albert Marchon a fait une conférence d'un grand intérêt et très applaudie sur « la France et les Slaves opprimés »; il a mis en relief les vertus morales et les capacités intellectuelles de ces peuples et envisagé du point de vue français le problème de leurs aspirations, dont la solution équitable est nécessaire tant à la solidité de la paix future qu'à l'avenir de la civilisation (*L'Événement*, 15 juillet).

Comité des Étudiants serbes.

Pour soulager le sort cruel de leurs camarades prisonniers de guerre et internés, les étudiants serbes de Paris, d'accord avec ceux des autres universités de France, ont fondé un *Comité de secours aux Étudiants serbes prisonniers de guerre et internés*.

Grâce au concours dévoué des nombreux amis de notre jeunesse : le prince Alexis Karadjordjević, M. Marc Baldwin, l'éminent professeur de l'Université de Harvard, M. Edmond Perrier, membre de l'Institut, M. Jovan Žujović et M. Sava Urošević, entre autres, et grâce au Comité des dames serbes, on a pu se mettre à l'œuvre aussitôt, si bien que presque tous les étudiants qui se trouvent en Allemagne et en Autriche-Hongrie ont déjà reçu les premiers paquets envoyés.

On n'a pu obtenir jusqu'ici aucune communication sur les prisonniers qui se trouvent en captivité en Bulgarie, ce pays s'étant mis absolument en dehors des lois les plus élémentaires des obligations internationales et n'ayant jamais eu la notion des sentiments d'humanité.

Z.

La Kermesse Serbe en faveur des prisonniers serbes.

Les samedi 16 et dimanche 17 juin a eu lieu dans les salons de l'Hôtel Continental une manifestation des plus réussies.

Le mérite principal pour la réussite de cette charmante fête appartient à Mme la Baronne d'Ange d'Astres, dont le dévouement à notre cause est bien connu de tous les Serbes, laquelle, avec ses amies nombreuses, a voué tous ses soins à l'organiser.

Les nombreux visiteurs en ont emporté un souvenir agréable. Le Comité des Femmes Serbes à Paris, auquel la recette de cette fête — une somme de plus de 4.000 francs — a été versée, gardera un sentiment de profonde gratitude à l'infatigable organisatrice de cette belle manifestation de solidarité.

R.

LIVRES.

Un livre sur la Bulgarie.

Les Bulgares peints par eux-mêmes. Documents et commentaires recueillis et rédigés par VICTOR KUHN. Préface d'AUGUSTE GAUVAIN. — Paris, Lausanne, Payot, 1917.

C'est un travail très intéressant et très original que le docteur Victor Kuhn nous présente en un fort volume de plus de trois cents pages. Il a eu l'idée ingénieuse de suivre attentivement les paroles et écrits des hommes politiques bulgares, de les noter et de les recueillir, ainsi que les articles ou discours ayant été faits sur la Bulgarie en Allemagne, en Autriche ou en Hongrie. À l'aide de tous ces documents il a pu former une série de portraits fidèles, pleins de vie, et dont tous les détails, tous les traits, sont donnés par ceux mêmes qu'il s'agit de peindre. Après de nombreux volumes publiés sur les Bulgares et sur les questions balkaniques, dont la plupart étaient souvent suspectés de parti pris, de documentation insuffisante ou sujette à caution, nous avons enfin un ouvrage auquel personne ne pourra

faire le même reproche, pas même les Bulgares, puisque, en somme, ce sont les Bulgares eux-mêmes qui l'ont fait ou du moins qui en ont fourni le texte, que M. Kuhne s'est borné à grouper, à mettre en ordre, et à commenter autant qu'il était nécessaire.

Les illusions que la Quadruple Entente s'était faites sur la politique bulgare et les déceptions auxquelles ces erreurs avaient abouti ont été si formidables, que la place d'honneur leur revenait dans un livre sur la Bulgarie. Aussi M. Kuhne leur consacre-t-il le premier chapitre. La lecture en est pénible. On se sent apitoyé sur le manque de clairvoyance qu'on y découvre, et quoique l'erreur soit si habituelle aux hommes on voudrait ne pas être obligé de le constater chez ses amis. Depuis leur entrée en guerre, les Bulgares eux-mêmes d'ailleurs se sont empressés de dissiper une à une toutes les illusions de la Quadruple Entente sur leur compte. Ils n'ont pas manqué une seule occasion pour crier *urbi et orbi* quels étaient leurs buts de guerre et ce qu'ils voulaient. M. Kuhne coordonne toutes ces déclarations bulgares dans le II^e, III^e et IV^e chapitre : C'est bien pour anéantir la Serbie, obstacle sérieux à leur omnipotence balkanique, pour empêcher la formation du futur Etat yougoslave, pour préserver Constantinople de la mainmise russe, que les Bulgares sont entrés en guerre, et non pas pour obtenir la Macédoine. Cette politique anti-russe et anti-serbe, ce rêve d'hégémonie balkanique, les Bulgares ne pouvaient les réaliser que grâce à l'alliance avec l'Allemagne et l'Autriche.

Cette alliance d'ailleurs répondait à des sympathies innées et de vieille date. Dans les chapitres VI à X, on nous expose d'abord l'amitié des Bulgares pour l'Autriche fondée sur « l'absence totale d'antagonisme susceptible de troubler la parfaite harmonie des intérêts réciproques » et sur le fait que l'Autriche et la Bulgarie ont eu les mêmes amis et les mêmes ennemis ; c'est avec l'Autriche que la Bulgarie a conclu son premier traité de commerce, bien avant les événements actuels ; c'est par suite d'une entente étroite avec l'Autriche que la Bulgarie a proclamé son indépendance en 1908, au moment de l'annexion de la Bosnie et alors que pour la première fois l'antagonisme entre la Russie et les Slaves d'un côté, et l'Autriche et l'Allemagne de l'autre, s'est montré irrémédiable. On nous explique les raisons qui unissent les Bulgares aux Hongrois, seuls amis sincères des Bulgares (*Narodni Prava* du 27 avril 1916) et étant, comme les Bulgares, d'origine touranienne ; on nous cite plusieurs discours et articles dans lesquels les Bulgares déclarent que c'est par erreur qu'ils ont été pris pour des Slaves, et où ils réclament une frontière commune avec leurs frères de race hongrois. On expose ensuite la profonde concordance d'intérêts existant entre l'Allemagne et la Bulgarie, l'harmonie de leurs buts, la similitude de leur mentalité et de leur culture et l'admiration, l'enthousiasme que le militarisme et les méthodes de guerre allemands provoquent en Bulgarie. Les Bulgares comprennent et vénèrent « le génie allemand » ; en revanche les Allemands savent flatter la convoitise bulgare en déclarant (discours du Kaiser à Nich) que c'est à la Bulgarie que reviendra la majeure partie du territoire serbe et tout le butin de l'Etat serbe anéanti ; et ils profitent de l'enthousiasme bulgare pour germaniser la Bulgarie.

Une campagne violente contre la Quadruple Entente, assaisonnée d'injures et de calomnies infâmes, correspondait tout naturellement aux épanchements pour l'Autriche et l'Allemagne. Dans les chapitres XI à XIV, M. Kuhne nous fait un triste tableau de ces ignominies dans lesquelles on ne sait si l'on doit réprocher davantage l'ingratitude envers l'Angleterre, la France et surtout la Russie qui toutes les trois ont été les bienfaitrices de la jeune Bulgarie, ou la servilité envers l'Allemagne, la lâcheté qui ont inspiré cette campagne indigne. Jamais journaux allemands et autrichiens n'avaient pris un ton aussi injurieux, jamais l'agence Wolff ou quelque autre officine allemande n'avaient dénaturé et inventé les faits à tel point et Dieu sait cependant combien peu de respect la presse austro-allemande a manifesté pour la vérité et la justice ! En voulez-vous un échantillon, de cette distinction de ton et d'idées ? Vous n'avez qu'à lire la *Kambana* qui dit que dans tous les pays de l'Entente « les affaires publiques sont confiées à des hommes sortis de la boue des rues » et que nos hommes politiques sont « des menteurs, intrigants, acheteurs de consciences, en somme la lie de l'humanité ». On s'attaque à « l'égoïsme anglais » et à l'impérialisme russe. Et cette haine sauvage des Bulgares, pour nous tous qui luttons contre l'Allemagne, n'a d'égale que leur rapacité, leur soif de conquêtes qui cadre bien avec l'impérialisme allemand.

La politique balkanique bulgare ? On s'en occupe dans le chapitre XV, et on y revient plus loin lorsqu'on expose les principaux défauts bulgares, leur chauvi-

nisme, leur mégalomanie, leur brutalité et leur lâcheté (chapitres XX-XXIII). En réalité on ne peut pas dire qu'il y ait chez les Bulgares une idée nationale, une politique conséquente avec elle-même. C'est une politique d'appétit, c'est de la gloutonnerie. Les Bulgares se croient supérieurs à tous leurs voisins et à tous les points de vue. La Serbie n'est pas le seul objet de leur haine et de leur mépris, puisque la Roumanie n'est pas mieux traitée. La *Kambana* réclame l'extermination du peuple roumain « qui doit disparaître de la surface terrestre comme la gangrène disparaît du corps ». Le poète national Vazoff crie aux Roumains (*Mir* du 13 octobre 1916) qu'ils sont le pus romain, qu'ils sont « des crapules, des voleurs, des assassins et esclaves ». C'est une « œuvre de civilisation » que l'armée bulgare prétend exécuter en envahissant avec les Allemands la Roumanie. Les Grecs ne sont ménagés qu'à condition de rester fidèles à la sage politique du roi Constantin ! Et tous ces peuples entourant la Bulgarie semblent n'être là que pour lui servir et lui obéir, reconnaissant non seulement son hégémonie politique, mais aussi la supériorité de la race bulgare à tous les points de vue.

La politique balkanique bulgare ne consiste qu'à prendre le plus de territoires possible aux Etats voisins, pour assouvir le besoin de conquêtes et pour mieux assurer l'omnipotence bulgare dans les Balkans.

Là-dessus tous les partis politiques bulgares sont d'accord et ce n'est pas la politique extérieure qui les sépare. Nous en obtenons la preuve dans les chapitres sur la vie politique en Bulgarie et sur les dix partis politiques bulgares, chapitres qui sont très instructifs (chapitres XVI et XVII), et qui dessinent nettement la mentalité de ce peuple s'accommodant mal aux rouages du régime parlementaire et dont la nature restée encore trop sauvage ne parvient pas à rentrer dans le cadre d'un Etat moderne.

Un tel milieu convenait à merveille à un aventurier de l'envergure de Ferdinand de Koburg. On n'a pas dit en vain que qui se ressemble s'assemble. Mais laissons parler M. Kuhne : « Si les lignes capricieuses de ce livre dessinent néanmoins une silhouette, et si cette silhouette ressemble à celle de Ferdinand de Koburg, ce ne peut être que par une concordance accidentelle et fatale. Sous un autre souverain, la Bulgarie serait arrivée peut-être à être moins bulgare qu'elle ne l'est, mais si elle est devenue ce qu'elle est actuellement, le mérite ou la faute en revient à Koburg en tant seulement que la concordance des caractères du souverain et du peuple a permis à tous les deux de se manifester pleinement (chapitre XIX). Encore une erreur impardonnable que celle de se figurer que le peuple n'approuve pas la politique du roi Ferdinand, et que Ferdinand est avec son entourage le seul coupable. Erreur cependant assez répandue en l'Europe occidentale : « Les Anglo-Français se figurent toujours que les peuples balkaniques sont à couteaux tirés avec leurs souverains. Les événements ont prouvé la mesure de cette erreur. » (*Mir* du 18 janvier 1916.)

Si malgré les événements il existait encore des obstinés qui voulaient innocenter le peuple bulgare en créant du roi Ferdinand un bouc émissaire, leur entêtement pouvait s'expliquer par une documentation insuffisante et défectueuse. Le livre de M. Kuhne, en compulsant les témoignages et les aveux des Bulgares eux-mêmes, comble cette lacune, fournit tous les renseignements et dissipe les derniers doutes là-dessus ; il déchire le rideau de mensonges dont les Bulgares s'enveloppaient, et il livre à l'opinion publique de l'Europe les idées et les sentiments bulgares les plus intimes, ceux qui n'étaient pas destinés à l'exportation. Tous ceux qui après la lecture de ce volume ne se rendraient pas à l'évidence n'auraient plus aucune excuse : cela ne serait plus de leur part de l'ignorance mais du parti pris qui serait en même temps un déni de justice envers tous ceux qui ont été les victimes des bourreaux bulgares et qui auraient dû ne pas l'être.

Le volume de M. Kuhne ne pouvait être mieux recommandé que par M. Auguste Gauvain. L'éminent écrivain, qui a traité tous les problèmes de la politique extérieure contemporaine avec une rare clairvoyance et une érudition supérieure, a prouvé encore une fois, en écrivant la préface des « Bulgares peints par eux-mêmes », qu'il était toujours prêt à encourager tout ce qui peut contribuer à la diffusion de la vérité et à sa défense contre le mensonge et la calomnie.

MILETA NOVAKOVIĆ.

LES SERBES (Population rurale et urbaine. — Vie intellectuelle. — Religion. — Politique. Conférence faite à Lyon, le 28 mai 1917, par M. Jovan M. Žujović, président de l'Académie royale de Serbie, ancien professeur de l'Université de Belgrade. Prix : 1 franc, au profit des étudiants serbes prisonniers de guerre.

Tel est le titre du livre que nous avons en mains. La vie tout entière du peuple y est exposée brièvement.

La première partie de ce livre est un éloge du paysan serbe, dont on a tant admiré les vertus antiques. Ses traits caractéristiques sont désignés clairement. — Le paysan serbe est un enfant d'une nature montagnaise, il est élevé par celle-ci à la spartiate. Dédaigneux de la grande richesse, content de peu, infatigable, il a dans le cœur et dans l'âme l'amour de la poésie de son passé héroïque, de tout ce qui est sublime et noble. Sa clarté intellectuelle adoucit les quelques traits rigoureux de son caractère.

La seconde partie de cette conférence traite de la population urbaine, qui est de création récente et d'origine rurale; les métiers et l'industrie débutante y sont aussi envisagés.

La troisième partie expose la vie intellectuelle et morale de notre peuple. — Son amour pour les sciences et la lumière est traduit par la rapidité avec laquelle il construit des écoles nationales, où les enfants sont de bonne heure éclairés par la vérité : « Le savoir c'est la lumière, le savoir c'est le pouvoir. » On a fait beaucoup mais l'avenir a encore à faire. Rome n'a pas été bâtie en un jour; et en moins d'un siècle un peuple a atteint un degré supérieur de civilisation. Les sages proverbes et maximes nationaux, c'est-à-dire la philosophie et l'éthique nationale, parlent au mieux de son aptitude extraordinaire à poursuivre son développement intellectuel et moral.

La quatrième partie a pour objet la religion, enracinée profondément dans l'âme nationale. Elle est une partie intimement inséparable de son âme pure et profonde, tendant toujours à quelque idéal céleste, éternel « en méprisant le néant humain », comme l'a dit Njegoš.

La cinquième et dernière partie traite de la vie politique de notre peuple. — Il est le propre et unique créateur de l'indépendance et du progrès de son état; il a donc le droit et le devoir de s'occuper de sa politique. Ses luttes de partis ont toujours été, comme son tempérament même, pleins d'un zèle et d'une activité intarissables. Cela est compréhensible et naturel. On a plus parlé qu'agi. Avec plus d'instruction politique et morale son activité politique sera plus féconde. La consolidation politique des états en progrès demande des siècles, et non pas seulement des dizaines d'années. A l'image de la nature, un peuple dans son évolution ne fait pas de sauts.

L'auteur est un savant écrivain d'une grande érudition, et un de ceux qui connaissent le mieux notre peuple.

La clarté et la concision de ce petit livre, inspiré d'un patriotisme ardent et sincère, sont remarquables. Nous ne pouvons que le recommander chaleureusement à nos lecteurs.

T. M.

* * *

La librairie Berger-Levrault vient de publier *Gorski Vijenac*, le chef-d'œuvre de Njegoš, sous le titre : *Les lauriers de la montagne*, dans la traduction de M^{lle} Divna Veković, avec une préface de M. Henri de Régner, de l'Académie française. (8°, XV + 162, prix : 3 fr. 50.)

Nous en parlerons dans un de nos prochains numéros.

R.

B.D.I.C

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'abonnement est terminé et nous les prions de bien vouloir le renouveler.

ABONNEMENTS

.....

Pour la France,

6 mois : 4 francs.

Pour l'Étranger,

6 mois : 5 francs.

■ ■

Le Numéro : 75 centimes